

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

Marion G.

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publiée et imprimée par Poirier Bessette & Co. 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTRÉAL. 15 JUN 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 10

LA REVANCHE DE BLANCHE

DIXIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Maintenant, monsieur le baron dit elle en se levant, nous n'avons plus rien à nous dire... (P. 238.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 8 JUIN 1893.

LE CHEMIN DES LARMES

Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux perverti qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montréal.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

LA REVANCHE DE BLANCHE

DIXIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

MADAME GALLOIS

Si M. de Mégrigny n'était guère familier avec les questions d'affaires, sa veuve—cela n'étonnera personne—s'y entendait encore moins que lui.

Blanche ne savait pas jusqu'à quel point son frère avait abusé de la confiance de son mari et combien mandataire peu fidèle il avait péché en eau trouble. Elle ignorait cela, car pour ne point lui causer un chagrin, Ludovic ne lui avait pas parlé des visites et des révélations faites par le personnage inconnu.

Malgré cela, cependant, et comme instinctivement, elle aurait donné beaucoup pour que son frère, tenu à l'écart, n'eût à se mêler en rien de ses affaires. Il lui répugnait—elle avait trop de raisons pour cela—de laisser le baron s'occuper de toutes choses principalement de celles concernant la succession du défunt.

Mais que pouvait-elle faire? Elle ne connaissait personne; elle n'avait pas un homme, un ami à qui elle aurait pu confier en toute sécurité le soin de ses intérêts. On lui donnait des conseils, mais tous étaient contraires à ses intentions, à ce qu'elle aurait voulu. Seul, M. de Bierle aurait pu lui être d'un grand secours; mais pour lui être agréable, sur son ordre il s'était exilé. Du reste, serait-il resté à Paris, elle n'aurait pas osé lui demander de lui donner des conseils, de venir à son aide. Il y avait en elle, comme chez lui, d'ailleurs des sentiments de délicatesse qu'ils n'auraient pu fouler aux pieds.

La jeune veuve toujours la même enfant inexpérimentée, était donc ainsi à la merci de son frère, et force lui était de recevoir ses services qui, nous le savons, ne devaient pas être désintéressés.

D'ailleurs le notaire de M. de Mégrigny était pour de Simiane; c'était ce même notaire qui, moins scrupuleux que Me Mabillon, avait fait l'acte que nous connaissons, acte par lequel, en vertu des pouvoirs donnés à M. de Simiane, celui-ci pouvait se substituer entièrement à M. de Mégrigny.

C'était ce baron qui avait indiqué ce notaire à Ludovic et, depuis, il en avait fait son ami. Le notaire devait être reconnaissant à de Simiane d'avoir donné à son étude un client archi-millionnaire.

Blanche, circonvenue, sans grande force de résistance, donna au notaire toutes les signatures qu'il lui demanda, et de Simiane, qui n'avait plus en mains qu'un mandat sans valeur, se trouva investi par sa sœur des mêmes pouvoirs que lui avait précédemment conférés à M. de Mégrigny.

Le baron avait dit:

"Il faudra bien qu'elle fasse ce que je voudrai."

La jeune femme sans défense et à contre-cœur avait donné satisfaction à son frère. Une fois encore de Simiane triomphait. Les millions restaient entre ses mains. S'il avait pu avoir des craintes, elles étaient entièrement dissipées. Il allait pouvoir, facilement, dissimuler ses honteux agissements, ses dilapidations, en ne permettant à personne pas même au notaire, de voir de quelle façon peu honnête il avait exercé son précédent mandat.

Le notaire, disons-le n'était pas le complice du baron; il était de bonne foi, et, dans l'intérêt de la veuve, il avait cru bien faire. Le faux converti l'avait trompé, le trompait comme il trompait tout le monde.

Et il était sincère, le trop crédule notaire, quand il faisait à Mme de Mégrigny l'éloge de son frère et lui disait que ses intérêts ne pouvaient être mis en meilleures mains,

Blanche écoutait frémissante, le regard troublé, ayant comme un poids énorme sur la poitrine. Elle n'avait rien à répondre. Hélas ! elle ne pouvait pas dire que son frère était un misérable, que cet homme, dont on vantait les beaux sentiments, le désintéressément était le meurtrier de M. de Mégrigny.

Il ne venait pas à l'idée de la jeune femme que le baron pût faire un mauvais usage de son mandat, de ses pouvoirs. C'est qu'elle ne pensait guère à son immense fortune ; ça lui était bien égal que son mari lui eût laissé des millions. Elle n'était pas une femme d'argent. N'ayant pas, d'ailleurs, l'ambition des grands, le désir de briller par le luxe, la richesse, pour elle, comptait peu dans l'existence.

Si l'on était venu lui dire que son frère ne songeait rien moins qu'à la dépouiller complètement, elle aurait été indignée, sans doute, mais ne se serait pas autrement émue.

Ne s'était-elle pas dit déjà qu'elle n'avait pas le droit de prendre l'héritage de son mari ; n'avait-elle pas déjà songé à l'emploi qu'elle pourrait faire de ces millions pour la réparation du crime commis ?

La jeune veuve ne soupçonnait point l'abominable cupidité sur ce point, elle en était encore à réfléchir, à chercher.

Mais, plus tard, elle devait comprendre ; alors, avec cette imagination de la femme, qui se lance vite dans l'exagération, elle devait voir le baron plus scélérat encore qu'il ne l'était réellement, et, dans son affolement, son épouvante, faire naître de nouveaux et terribles événements.

Pendant plus d'un mois, la jeune femme avait opiniâtement refusé de voir le baron. Sans trop s'inquiéter de cette espèce de quarantaine où il était mis, de Simiane s'occupait des affaires de sa sœur, qui étaient peut-être plus encore les siennes, avec une grande activité et cette habileté que nous lui connaissons ; ce qui fait dire au notaire :

—Monsieur le baron, vous êtes un homme de dévouement.

—J'aime tant ma sœur ! répondait-il hypocritement.

Maintenant de Simiane était moins chez lui qu'à l'hôtel de Mégrigny où il commandait et ordonnait en maître, sans se permettre, toutefois, d'arrêter l'exécution de certains ordres donnés par la jeune veuve, bien qu'il trouvât souvent que Blanche se laissait aller à des libéralités trop grandes.

Enfin la jeune femme consentit à recevoir le baron, qui avait à lui faire quelques communications importantes.

Cette première entrevue, comme celles qui devaient suivre, fut gênée et excessivement froide. Blanche ne tendit même pas la main à son frère. Des deux côtés il y avait de la réserve, de la contrainte, de la défiance, et en plus, chez la jeune femme, ce qui était bien naturel, un mélange d'effroi et d'horreur.

—Bah ! se disait de Simiane, elle s'y fera.

Ils ne parlèrent par de Ludovic, il ne fut fait à sa mort aucune allusion ; mais comme les pensées de Blanche étaient douloureuses, comme elle souffrait d'avoir devant elle le meurtrier de son mari, lui partant sans trouble d'esprit, d'un cœur léger, et de ne pouvoir lui jeter à la face, comme une flagellation, ce mot : Assassin.

Elle l'écouta, puisqu'il le fallait, mais fiévreusement agitée et comme subissant un supplice. Et quand, n'ayant plus rien à dire, il se retira au bout de vingt minutes, elle poussa un long soupir de soulagement. Il lui sembla qu'elle venait d'être délivrée d'un horrible cauchemar.

Blanche ne sortait presque plus. Où serait-elle allée ? Cette entrée dans le monde, que jeune fille avait rêvée, elle ne l'avait pas faite, vu l'état de santé de M. de Mégrigny et, d'autre part, parce que son frère avait été repoussé de tous les salons. Elle avait ses jeunes amies de pension ; mais ne s'était-elle pas volontairement éloignée d'elles ?

Le vide, un vide qui parfois l'effrayait, s'était fait autour d'elle ; et elle se disait avec une amertume profonde :

—Je suis seule, seule au monde !

Pourquoi, de temps à autre, ne faisait-elle pas une visite au pensionnat de la rue de Reuilly où l'on pensait toujours et beaucoup à elle ? Pourquoi ? Elle n'avait pas osé retourner au

pensionnat au moment de son mariage, pouvait-elle, maintenant, avoir l'audace de se présenter devant ces religieuses qui avaient été si bonnes pour elle et d'offrir à leurs baisers de mères un front nienteur.

Rue de Reuilly, on avait appris le mariage de la pensionnaire chérie ; on s'était fort étonné qu'elle ne l'eût pas annoncé elle-même, et plus étonné encore de n'avoir d'elle ni une visite, ni seulement une petite lettre.

Et les religieuses se disaient entre elles, en hochant la tête : —Qui l'aurait cru ? Encore une ingrate !

Ah ! si elles avaient pu deviner ce qui se passait dans l'âme de Blanche, elles n'auraient point parlé ainsi et, sans aucun doute, il y aurait eu des neuvaines pour la tranquillité de la pauvre chérie et... la rémission de son énorme péché.

Blanche était encore au pensionnat, qu'elle ne devait quitter que plus tard, lorsque la sœur Agathe, qui l'avait tant aimée et avait été pour elle une seconde mère, fut appelée à la direction de la Maison maternelle de Boulogne.

La séparation avait été touchante, Blanche s'était jetée au cou de la religieuse et avait beaucoup pleuré dans ses bras.

—Vous viendrez me voir souvent, disait sœur Agathe.

—Oh ! oui, oh ! oui !

Et depuis, cependant, Blanche n'avait pas revu sœur Agathe, et celle-ci, comme ses compagnes de la rue de Reuilly, pouvait croire que celle qu'elle appelait autrefois sa chère fille l'avait complètement oubliée.

Non, Blanche, qui pensait souvent aux autres religieuses, n'avait pas, à plus forte raison, oublié sœur Agathe. Bien des fois elle avait eu le désir de l'aller voir ; mais toujours les mêmes craintes l'avaient retenue. Pourtant elle savait tout ce qu'il y avait de bonté, de commisération et d'indulgence dans le cœur de la religieuse.

Avec sœur Agathe elle n'avait pas besoin de mentir, elle pouvait lui tout dire, comme à un confesseur, et elle savait que la fille de Dieu pleurerait et trouverait de douces et bonnes paroles pour la consoler.

Blanche, avons-nous dit, ne sortait presque plus ; toutefois, elle ne manquait pas d'exercice. Deux heures le matin et aussi deux heures dans la soirée, elle se promenait dans les allées du jardin, sous l'ombrage des grands arbres.

Souvent, quand sa pensée la reportait vers le passé, Blanche se disait :

—Comme je serais heureuse de revoir ma bonne mère Agathe ! Boulogne, c'est tout près d'ici, de l'autre côté du bois ; en moins de vingt minutes, j'y serais. Mais non, je dois attendre encore. Oh ! plus tard, j'irai ; c'est bien décidé, cette fois, rien ne m'arrêtera, j'irai.

* * *

Mme de Mégrigny mit au monde une petite fille, jolie comme le plus bel auge du ciel.

Blanche lui donna le nom de Edmée-Henriette.

—Alors vous l'appellerez Edmée, dit la femme de chambre ? —Non, Henriette, répondit la jeune mère après un nouvel instant d'hésitation.

—Maintenant, madame, donnez-moi Mlle Henriette, que je la mette dans son berceau, car elle a besoin de dormir.

Henriette ! Ah ! je suis bien aise de savoir cela !

Les deux femmes se séparèrent.

* * *

Quelques temps après, à midi et demi, Mme Mégrigny monta dans son coupé. Bien que ce fût sa première grande sortie, elle n'avait pas voulu que sa femme de chambre l'accompagne. Elle donna l'ordre au cocher de la conduire à la Maison maternelle de Boulogne.

Elle tenait la promesse qu'elle s'était faite à elle-même ; elle allait rendre visite à sœur Agathe ; enfin elle allait revoir

cette bonne religieuse que, pendant des années, elle avait considérée comme sa seconde mère.

Elle était très émue quand elle sonna à la porte de l'établissement, et quand on lui eut ouvert, ce fut d'une voix faible et tremblante qu'elle demanda à voir la supérieure à qui elle venait faire une visite.

L'ayant conduite au parloir, la sœur converse la pria de vouloir bien lui dire son nom.

—Je suis Mme de Mégrigny.

La converse fit une profonde révérence et disparut.

Au bout d'un instant, Blanche entendit une voix, qu'elle reconnut aussitôt et qui disait :

—Vous ne vous trompez pas, de Mégrigny est bien le nom que cette dame vous a donné ?

—Oui, ma mère.

Il y eut un claquement de portes, des pas précipités, puis la religieuse parut à l'entrée du parloir.

—Vous, vous ! fit la mère Agathe.

Elle ne put prononcer que ce mot. Elle suffoquait. Mais elle fit deux pas en avant, les bras largement ouverts.

—Ah ! exclama Blanche.

Et d'un bond, éclatant en sanglots, elle s'élança au cou de la religieuse qui, haletante, referma ses bras et pressa sur sa poitrine l'enfant qui lui revenait.

—Blanche, ma chérie, vous ne m'aviez donc pas tout à fait oubliée ?

—Oh ! non, oh ! non ; j'ai au contraire beaucoup pensé à vous.

—Vous pensiez à moi, et vous n'avez laissé croire que vous étiez une enfant ingrate ; pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir ?

—Ah ! je ne pouvais pas.

—Si seulement vous m'aviez écrit.

La jeune femme secoua la tête.

—Hélas ! fit-elle avec un redoublement de sanglots, qu'aurais-je pu vous dire ?

—Mon Dieu, mais pourquoi pleurez-vous ainsi ? C'est de la douleur, cela.

—Oui, de la douleur. Ma mère, je suis bien malheureuse.

—Vous avez perdu votre mari, je le sais. Pauvre chère enfant, veuve, si jeune, après quelques mois de mariage.

—Mon malheur a commencé avant mariage.

—Que me dites-vous là ?

—Ah ! s'vous saviez, si vous saviez. Mais vous saurez, ma mère, et vous comprendrez pourquoi je n'ai osé ni venir vous voir, ni vous écrire.

—Eh bien oui, ma chérie, vous verserez votre chagrin dans mon cœur, cela vous soulagera. Mais ne restons pas ici, venez, chère enfant, venez.

Et la religieuse emmena son ancienne élève dans le salon réservé.

Quand elles se furent assises et Blanche s'étant calmée, la mère Agathe reprit :

—Moi aussi, Blanche, j'ai beaucoup pensé à vous. Bien que je vive éloignée du monde, un écho affaibli de ce qui s'y passe arrive pourtant parfois à mes oreilles. Tout en vous croyant oubliée et ingrate, ce qui n'est pas, Dieu merci, je n'ai pas cessé de m'intéresser à vous et d'avoir des préoccupations au sujet de votre avenir.

Autant qu'il m'a été possible, je vous ai suivi, et grâce à deux personnes qui viennent ici, — un vieux médecin et un grave notaire, — j'ai appris votre mariage qui causa, paraît-il, un grand étonnement, puis la mort de M. de Mégrigny et enfin, tout récemment, que vous étiez devenue mère.

—Oui, j'ai une petite fille, dit Blanche dont le front devint moins sévère.

—J'ai su également, continua la religieuse, que M. de Mégrigny avait hérité d'une fortune considérable, une dizaine de millions ; m'a-t-on dit, et que cette superbe fortune est maintenant à votre.

—Hélas ! oui, je suis riche, trop riche !

—Oh ! Blanche, comme vous dites cela ! Et pourquoi trop riche ?

—Parce que, répondit la jeune femme comme étourdie, cette fortune de M. de Mégrigny peut causer de grands chagrins.

—En vérité, chère enfant, je ne vous comprends pas ; sans doute ce n'est pas la fortune qui peut, à elle seule, donner le bonheur ; mais que de satisfaction on en peut tirer ! N'est-ce donc pas une bonne et douce chose pour le cœur de répandre des bienfaits, de pouvoir faire beaucoup, beaucoup de bien autour de soi ? Vous serez charitable, ma fille, et vous verrez comme il est facile d'être bienfaisante quand on aime à faire le bien.

—Eh bien, oui, ma mère, je ferai du bien, je donnerai beaucoup ; il y a tant de malheureux ! Je veux commencer dès aujourd'hui ; ici, dans cette maison, sont recueillis de pauvres petits enfants abandonnés ou orphelins que vous élevez, dont vous êtes la mère ; quelle somme dois-je vous donner pour ces petits déshérités ? Ne craignez pas de me demander trop ; est-ce cent mille francs, deux cent mille, plus encore ? Oh ! dites, dites...

—Vous n'avez rien à me donner, chère enfant, car je ne peux rien accepter.

—Comment, vous ne pouvez pas ?

—La fondatrice de cette maison subvient et au delà à toutes nos dépenses ; son œuvre est à elle, bien à elle, et elle a déjà refusé et refusera encore tout concours pécuniaire. Comme vous, Blanche, cette dame est immensément riche, et comme vous aussi elle est jeune, belle et veuve.

N'éprouvez aucune peine, chère enfant, ce que vous ne pouvez pas donner ici, vous le donnerez ailleurs. Il y a tant de malheureux ! disiez-vous tout à l'heure ; eh bien, oui, les déshérités de la vie sont nombreux, et seulement dans ce grand Paris, que de bien vous aurez à faire, que de profondes misères vous trouverez à soulager !

Mais vous-même êtes malheureuse, vous souffrez. Voyons, ma chérie, dites moi vos peines, et si le Seigneur m'en donne le pouvoir, je ferai de mon mieux pour vous consoler.

Blanche, qui avait autant besoin d'être conseillée que consolée, était venue rendre visite à la mère Agathe avec l'intention de lui faire sa confession entière, comme à un prêtre confesseur.

Elle parla d'abord de M. Henri de Bierle, et de l'amour qu'ils s'étaient mutuellement inspiré ; elle raconta les divers incidents qui avaient précédé son mariage : les paroles d'amour échangées à Dieppe, la demande de sa main faite par M. de Bierle, le refus de son frère et le moyen dont le baron s'était servi pour la forcer à épouser M. de Mégrigny.

Elle rendit justice à ce dernier, disant qu'il avait été constamment bon, affectueux et dévoué pour elle,

Mais elle n'en avait pas moins beaucoup souffert, car elle n'avait et ne pouvait avoir qu'une amitié sincère pour M. de Mégrigny, ayant donné son amour, son cœur tout entier à M. de Bierle.

Blanche termina en passant rapidement sur la mort de son mari et la naissance de sa fille.

Elle ne dit point que M. de Mégrigny était mort empoisonné.

Dans le cours de son récit, elle avait eu des moments d'hésitation, de trouble, des pâleurs et des rougeurs subites ; rien de cela n'avait échappé à la mère Agathe, qui savait observer et avait une grande pénétration d'esprit.

—Ma chère enfant, dit-elle avec beaucoup de douceur, vous n'avez profondément émue, et, plus que je ne pouvais le penser, vous êtes digne de compassion. Votre mariage, — je le savais un peu — a été un grand malheur.

—Hélas ! soupira la jeune femme.

—Peut-être ne m'avez-vous pas tout dit, Blanche il m'a semblé que plus d'une fois vous vous étiez retenue, vous imposant silence à vous-même.

La jeune femme devint très rouge et baissa la tête.

—Ma chérie, reprit la religieuse, vous savez combien est grande mon affection pour vous ; mais elle ne veut être ni

exigeante, ni indiscret : s'il est des choses que je ne doive pas savoir, gardez-en le secret.

— Oh ! ma mère !

— Ma fille, une confiance, de quelque nature qu'elle soit, doit être faite sans aucun effort. Plus tard, si vous le jugez nécessaire, vous me direz ce que vous croyez me cacher aujourd'hui.

— Oui, plus tard, murmura Blanche d'une voix oppressée.

— Dites-moi, chère enfant, avez-vous vu M. de Bierle après votre mariage ?

— Oui, plusieurs fois, répondit la jeune femme avec malaise.

— C'était bien imprudent ; et depuis la mort de votre mari ?

— Tout de suite après la mort de M. de Mégrigny il est parti pour l'Algérie où il est toujours.

— Aurait-il cessé de vous aimer ?

— Ho ! non.

— Et vous, ma fille ?

— Je l'aime toujours.

La mère Agathe eut un doux sourire.

— Vous vous écrivez, sans doute ? fit elle.

— Oui, il m'écrit et je lui réponds.

— Si c'est une faute, elle me paraît légère. Dieu ne défend pas à ses créatures d'aimer ; c'est une loi de nature qu'il a voulu. Si votre âme et celle de M. de Bierle sont ainsi unies que rien n'a pu les séparer, Dieu juste et bon, ne peut être sévère pour deux de ses enfants, en réprochant une chose qu'il a permise. Du vivant de votre époux, vous étiez blâmable de penser à M. de Bierle ; maintenant la situation est changée : vous êtes libre, vous pouvez épouser l'homme que vous aimez.

— Je le pourrais, ma mère, seulement.

— Eh bien ?

— Il y a des difficultés.

— Ah ! Et lesquelles ?

— Les unes viennent de M. de Bierle, qui, n'ayant pas beaucoup de fortune, s'effraye à l'idée de m'épouser, non pas seulement parce que je suis immensément riche, mais encore et surtout parce que ma grande fortune est l'héritage de M. de Mégrigny.

— Il y a là un sentiment très respectable. M. de Bierle ne manque ni de délicatesse, ni de dignité ; toutefois, je ne pense pas que, en la circonstance, il puisse avoir une volonté absolue. Pour être votre époux, mon enfant, il fera taire ses honorables scrupules.

— Peut-être ! soupira la jeune femme.

Après un silence, elle reprit :

— De mon côté j'ai des craintes : mon frère n'aimera pas M. de Bierle, et je suis sûre qu'il ne consentira jamais...

— M. le baron n'a plus à s'opposer à ce que vous désirez et voulez ; vous n'êtes plus sous sa tutelle. D'ailleurs qui vous dit qu'il ne regrette pas aujourd'hui d'avoir repoussé la demande de M. de Bierle et de vous avoir forcées à épouser M. de Mégrigny ?

— Il ne regrette rien, ma mère, rien, rien ! Ah ! vous ne savez pas ce qu'est mon frère !

— Vous m'étonnez beaucoup, Blanche ; d'après ce qui m'a été dit, autant la conduite de M. de Simiane a été déréglée et scandaleuse autrefois, autant aujourd'hui, elle est sage et édifiante.

— Hypocrisie, fausseté, mensonge ! exclama la jeune femme, ne pouvait se contenir.

— Blanche, mon enfant, ma surprise est extrême ; est-ce que vous ne voyez plus votre frère ?

— Si, je le vois, mais le moins possible, quand j'y suis forcée.

— Forcée ?

— Il s'occupe de mes affaires ; c'était ce qu'il voulait ; j'ai dû signer un acte qui lui donne les mêmes pouvoirs qu'il tenait précédemment de M. de Mégrigny.

— On m'a en effet, parlé de ce premier mandat. Ainsi, Blanche, votre fortune est entre les mains de votre frère ?

— Oui, entièrement. Et pour avoir l'argent dont j'ai besoin je suis obligée de lui faire demander par un de mes serviteurs.

— Etrange situation.

— Et si je la voulais changer, ma mère, j'aurais tout à redouter.

— Oh !

— J'ai peur de mon frère, j'en ai peur ! ajouta Blanche en finissant.

— Il ne peut qu'abuser du mandat que vous lui confié.

— Oh ! si je n'avais que cela à craindre !...

Baisant la voix, Blanche continua.

— Si je lui parlais de mon intention d'épouser celui que j'aime ou s'il l'apprenait autrement, il serait capable de tuer M. de Bierle.

— Grand Dieu !

— Oui, j'en ai l'horrible conviction, il le tuerait !

— Pour qu'il ne soit pas votre époux ?

La jeune femme secoua la tête et répondit :

— Pour que je n'aie pas un défenseur, pour qu'on ne m'oblige pas à présenter ses comptes, pour ne pas avoir à se dessaisir de son mandat. La fortune de M. de Mégrigny est entre ses mains, il ferait tout au monde pour qu'elle ne lui fût pas enlevée.

La mère Agathe regardait la jeune femme avec une sorte d'effarement.

A ce moment, deux coups de cloche se firent entendre.

La religieuse se dressa debout.

— Qu'est-ce donc, ma mère ? demanda Blanche.

— On m'annonce la visite de la fondatrice de cette maison, cette jeune et jolie veuve que nous appelons ici la Dame en noir.

— Alors, ma bonne mère je me retire.

— Non, Blanche restez.

— Mais...

— Je désire vous présenter à notre bienfaitrice ; peut-être serez-vous un jour deux amies.

Je vous quitte pour aller recevoir la Dame en noir, comme j'en ai l'habitude. Attendez un instant.

Sur ces mots, la mère Agathe s'élança hors du salon.

— La Dame en noir ! se disait Blanche, pourquoi cette singulière appellation ?

.....
Quelques instants après, Mme Clavière entra dans le salon suivie de la mère Agathe.

Les deux jeunes femmes se saluèrent.

— Madame, dit la religieuse, prenant la main de Blanche permettez-moi de vous présenter une de mes anciennes et chères élèves, Mme de Mégrigny.

Mme Clavière eut un mouvement de surprise et répondit, enveloppant Blanche de son doux regard :

— Je suis charmée de faire la connaissance de Mme de Mégrigny dont j'ai quelquefois entendu parler et à qui je m'intéresse.

— Oh ! madame ! fit Blanche.

— Mme de Mégrigny, reprit la religieuse, sait que la Dame en noir est notre bienfaitrice et que tous les enfants recueillis dans cette maison sont ses enfants. Vous ayant présenté mon ancienne élève, madame, je crois devoir ajouter que mon affection pour elle est celle d'une mère pour sa fille.

— Ma mère, vous ne sauriez me faire un plus éloquent éloge de Mme de Mégrigny.

Et l'intérêt que je vous porte, madame, n'en est que le plus vif, ajouta Mme Clavière en s'adressant à Blanche.

— Vous me rendez toute confuse, madame, répliqua Blanche, et je me demande comment, ne me connaissant pas, vous avez pu vous intéresser à moi.

— Cela vous est, en effet, difficile à comprendre. Cependant, cet intérêt, que vous m'avez inspiré, est réel et sincère. Il est né de plusieurs causes : d'abord, il est probable que je n'aurais jamais pensé à vous, si vous n'aviez pas été Blanche de Simiane ; c'est à l'époque de votre mariage que j'ai commencé à m'intéresser à vous, en apprenant qu'on vous forçait à épouser M. de Mégrigny, que vous n'aimiez pas, que vous ne

pouviez pas aimer, puisque, déjà, vous aviez donné votre cœur à un autre.

— Quoi ! vous savez ! exclama Blanche stupéfiée.

— Je sais que Mlle Blanche de Simiane a été malheureuse et que Mme de Mégrigny, veuve et mère d'une petite fille, n'est pas heureuse.

— C'est vrai, murmura Blanche, baissant la tête.

Mme Clavière lui prit la main.

— Il est des choses que je ne peux pas vous révéler parce qu'elles sont intimement liées à mon existence, reprit-elle, mais, cachez-le, madame de Mégrigny, il y a entre vous et moi de cruels rapprochement ; vous et moi avons été des victimes.

Blanche laissa échapper un profond soupir.

— Ne soyez pas découragée, continua Mme Clavière de cette voix douce et pénétrante qui allait jusqu'au fond de l'âme, ayez confiance en Dieu, qui, dès qu'il le veut, arrête l'œuvre des méchants.

Il y a dans la vie des épreuves à subir dont nul n'est exempt.

Comme moi, madame, laissez passer les sombres jours d'orages et de tempêtes ; ne désespérez jamais ; ceux qui souffrent auront à leur tour les sourires du ciel.

II

ENTOURÉE D'ESPIONS

Dès qu'il eut acquis la certitude, après avoir lu la copie du testament de la tante d'Amérique, que Ludovic de Mégrigny était l'unique héritier d'une immense fortune, le baron de Simiane, ainsi que nous l'avons vu, conçut le projet de s'emparer des millions de son ami, non comme légitime possesseur, chose impossible, mais en vertu de pouvoirs qui lui seraient donnés, ce qui, pour un madataire tel que lui, équivalait à la possession.

Faisant intervenir sa sœur, se servant de la jeune fille comme d'un maître atout dans son jeu, il avait audacieusement marché vers le but à atteindre.

Grâce à l'aveugle confiance que de Mégrigny avait mise en lui, confiance augmentée encore par l'amour du millionnaire pour la sœur de son ami, celui-ci avait été investi des pouvoirs qui avaient si violemment excité toutes ses convoitises.

Moins d'un an après, menacé de voir révoquer son mandat, il n'avait pas hésité ; il s'était débarrassé de son beau-frère.

Blanche avait fini par deviner pourquoi son mari était mort par le poison ; elle était donc sûre de ne pas se tromper en disant que le baron était capable de tout, même d'un nouveau crime, pour ne pas avoir à se dessaisir des millions qu'il tenait en ses mains. Et elle faisait connaître une de ses douloureuses impressions quand elle s'écriait :

« J'ai peur de mon frère ! »

Isolée, frappée au cœur d'un coup terrible, incapable de s'occuper elle-même de ses affaires, subissant la pression exercée sur elle par un notaire complaisant et inconscient, Blanche avait signé l'acte qui, de nouveau, conférait au baron les pouvoirs les plus étendus. Mais nous pouvons dire qu'elle n'aurait pas cédé et même qu'elle aurait mis ses intérêts en d'autres mains sans la terreur, suffisamment justifiée, que lui inspirait son frère.

Enfin celui-ci avait tout lieu d'être satisfait ; il possédait un mandat dont il usait à sa convenance, dont il abusait au gré de ses désirs.

Un personnage ténébreux avait tenté de le desservir auprès de son beau-frère ; à force de recherches, il avait découvert cet aigrefin, un piètre individu, qui ne vivait que de *chantage*, et une somme ronde avait payé son silence.

Le baron tenait la situation en ses fortes mains, de misérables. A l'hôtel de Mégrigny il était le véritable maître ; les domestiques étaient à lui plus qu'à sa sœur ; il les avait si bien corrompus qu'il n'en était pas un, voire même le maître d'hôtel, qui, le cas échéant, ne fût prêt à être son complice.

La pauvre jeune femme, qui s'en doutait, d'ailleurs, était entourée d'espions ; ce n'était pas des serviteurs qu'elle avait, mais des geôliers ; car, pour sortir, il lui arrivait souvent d'être obligée de tromper leur vigilance.

Malgré tout, le baron n'était pas dans une quiétude parfaite. Il voyait quelques points noirs à l'horizon et avait des inquiétudes.

Henri de Bierle était la bête noire qui la hantait et troublait le repos de ses nuits.

Il savait que le jeune homme était en Algérie et, assez facilement, il avait deviné que de Bierle s'était éloigné de la France obéissant à un ordre de Blanche. Il n'était pas beaucoup à craindre là-bas, mais il ne resterait pas éternellement au pays des Arabes. Lorsqu'il serait de retour à Paris, qu'arriverait-il ? Que les deux amants se ravissent et qu'ils renouassent leurs relations intimes, cela lui importait peu et au besoin même il fermerait les yeux. Mais Blanche était libre, maîtresse maintenant de ses actions, et tous deux voudraient — c'était possible, c'était certain — s'unir par les liens du mariage.

Voilà ce que le baron craignait, ce qu'il redoutait comme la pire des éventualités. Et d'ores et déjà il était résolu à mettre tout en œuvre pour empêcher un mariage qui ferait connaître ses malversations et anéantirait tous ses projets.

Tout d'abord, après la mort de Ludovic, le baron s'était imaginé — on croit toujours aisément à une chose que l'on désire — que de Bierle las, n'en voulant plus, avait rompu avec Blanche et que celle-ci, résignée, avait accepté la rupture.

Comme on le voit, Raoul mesurait Henri à son aune.

Ce qui, aux yeux du baron, semblait confirmer la séparation des deux amants, c'est que madame, attestaient les domestiques, ne recevait pas de lettres venant d'Algérie ; de plus, disaient encore les domestiques, toutes les lettres que madame écrit sont remises à l'un de nous qui les porte au bureau de poste et nous sommes sûrs que jamais une lettre de madame n'a porté sur son enveloppe le nom de M. de Bierle.

Pendant quelques mois, de Simiane avait été ainsi tranquillisé.

Les domestiques ne savaient pas que Mme de Mégrigny se méfiait d'eux ; que c'était la nuit, quand tous étaient couchés, qu'elle écrivait à Henri et qu'elle ne sortait jamais accompagnée quand elle avait à mettre à la poste une lettre écrite la veille.

Mais les visites de Mme Gallois devenant fréquentes, la soi-disant quêteuse de l'œuvre des Vieillards infirmes, éveilla les soupçons du baron, qui flairait une supercherie. Il voulut savoir ce qui se passait entre cette femme et sa sœur. Mais les domestiques en furent pour leurs premiers frais d'espionnage.

Blanche extrêmement prudente, s'enfermait avec la sœur et prenait ses mesures afin que les oreilles collées aux serrures des portes ne pussent rien entendre.

Sachant cela, le baron ordonna un autre genre d'espionnage. Mme Gallois fut suivie et l'on sut bientôt qu'elle était l'ancienne nourrice et la femme de ménage de M. de Bierle.

De Simiane n'avait pas à en apprendre davantage. La femme de ménage était un auxiliaire dont se servaient de Bierle et sa sœur. Cependant il fit également suivre la jeune femme ; trois ou quatre fois on la vit glisser une lettre dans une boîte de l'administration des postes.

C'est ainsi que le baron avait acquis la certitude qu'il y avait entre M. de Bierle et sa sœur une correspondance très active et que, par conséquent, la rupture entre eux n'avait existé que dans son imagination.

Voilà pourquoi il voyait des points noirs à l'horizon, pourquoi il était inquiet et avait, la nuit, de troublants cauchemars. Voilà pourquoi, pensant bien que M. de Bierle ne tarderait pas à revenir à Paris, il se demandait, non sans anxiété :

— Qu'arrivera-t-il alors ? Que feront-ils ?

Henri de Bierle avait parfaitement compris à quel sentiment de convenance et de délicatesse Blanche obéissait en lui ex-

primant, quelques jours après la mort de M. de Mégrigny, le désir qu'elle avait de le voir s'éloigner de Paris pendant une année.

Mme de Mégrigny n'avait pas ordonné, elle avait seulement témoigné un désir.

Henri, respectueux de la femme qu'il aimait, et soucieux de sa tranquillité autant qu'elle-même, n'avait présenté aucune objection ; soumis, il avait répondu :

— Un de vos désirs est un ordre, vous le voulez, je pars.

Mais, nous le savons, comme son exil lui avait été pénible ! Toujours inquiet, traînant partout sa tristesse et son ennui, il avait constamment pensé à Blanche et à l'enfant.

Sans doute, Blanche lui écrivait, il avait assez souvent des nouvelles de la bien aimée ; mais il sentait que la jeune femme ne lui disait pas tout, et ce qu'elle lui cachait, il le devinait en partie. Il devinait qu'elle avait de sérieuse inquiétude, que, veuve et libre, elle n'était pas plus heureuse qu'auparavant, et les souffrances de Blanche venaient s'ajouter aux siennes,

Près de onze mois s'étaient écoulés. Pour M. de Bierle, chacun de ces mois avait été long comme un siècle et il s'étonnait d'en avoir pu supporter l'éternelle monotonie.

Maintenant qu'il n'avait plus qu'un mois à rester à Alger, il fallait compter les jours ; avec qu'elle impatience il attendait le dernier, c'est-à-dire la fin de son exil. Il avait dit, promesse faite à lui-même :

— Je resterai un an à Alger.

Quoi qu'il pût arriver, aussitôt que la dernière heure de cette année aurait sonné, il s'embarquerait, serait-il malade, serait-il mourant. Il en avait assez de ce brûlant soleil d'Afrique dont les pesants rayons l'écrassaient.

Il était à sa fenêtre. Les yeux tournés vers la France, il murmura :

— Encore trente-six jours !

Et comme si, tout à coup, sa poitrine se fût dilatée, il poussa un long soupir de soulagement.

À ce moment, une vieille mulâtresse, servante de l'hôtel, lui apporta une lettre.

— Vient du beau pays des belles dames blanches dit la femme.

— Merci, dit de Bierle, prenant la lettre.

Aussitôt il tressauta, en reconnaissant l'écriture de Mme de Mégrigny. L'avant-veille il avait reçu une lettre d'elle ; pourquoi celle-ci suivait-elle de si près ? Un malheur serait-il arrivé ? Il pensait à la petite Henriette : l'existence d'un enfant est si fragile.

Il était devenu très pâle et avait comme un nuage sur les yeux. D'une main tremblante il déchira l'enveloppe.

Ce ne fut pas un cri de douleur, mais une exclamation de joie qui lui échappa.

La bien aimée le rappelait. Ce jour était le dernier de son exil.

— Mon ami, lui écrivait Blanche, revenez, revenez immédiatement. J'éprouve l'irrésistible besoin de vous revoir, de vous sentir près de moi. Je suis trop seule, je me laisse envahir par toutes sortes de sombres pensées ; je vis dans un isolement qui me tue. Plus que jamais j'ai besoin d'un ami, d'un soutien. Je me sens brisée, vous seul pouvez relever mon courage, me rendre la force qui m'est nécessaire. Je me demande aujourd'hui si je n'ai pas eu tort en vous priant de vous éloigner de moi ; peut-être n'auriez-vous pas dû accepter cet exil que je n'avais pas le droit de vous imposer ; ah ! mon ami, s'il a été dur pour vous, il a été bien cruel pour moi. Revenez, revenez."

De Bierle avait quelques personnes à voir dans la ville : il sortit, rentra un peu avant midi, déjeuna, fit ses préparatifs de départ, puis répondit à Blanche par les lignes suivantes :

— Chère bien-aimée,

— Vous me rappelez. Aujourd'hui même, à cinq heures, je prendrai passage à bord d'un bâtiment marseillais de la Compagnie des Messageries maritimes. J'arriverai à Paris diman-

che soir. J'espère que rien n'empêchera de voir ma bien-aimée.

— Mais je n'ose pas trop demander, seulement ce qui est possible.

— Ma bien-aimée Blanche, à lundi.

— HENRI."

Cette lettre reçue par Mme Gallois le dimanche matin, fut remise à Blanche assez tard dans la soirée, deux heures avant l'arrivée à Paris de M. de Bierle.

Le jeune homme trouva chez lui la femme de ménage qui l'attendait.

— Avez-vous pu remettre ma lettre ? demanda-t-il.

— Oui.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien. Elle a pleuré.

De Bierle hocha la tête en murmurant :

— Pauvre Blanche !

Le lendemain, vers trois heures, après une séparation qui avait été longue pour l'un et l'autre, les deux amants se retrouvaient, heureux de se rencontrer.

Entin ils étaient réunis. Quelle joie de se revoir ! Ils se regardaient, les yeux dans les yeux, s'enivrant de ce fluide invisible dont ils se sentaient traversés, lui ne se lassant point de l'admirer, elle mêlant sourires et larmes dans une extase de bonheur.

Assis à côté l'un de l'autre, ils causèrent ; ils avaient tant de choses à se dire ! C'était une conversation entre deux cœurs, c'étaient deux âmes qui se répondaient.

Blanche était expansive et cependant elle ne disait pas tout à Henri ; hélas ! elle ne pouvait pas tout lui dire. Il lui répugnait de révéler à son ami la scélératesse du baron et il lui semblait, que la sœur se trouvait souillée par les infamies du misérable. Par respect pour la mémoire de son père, de sa mère, de sa sœur et de ses ancêtres, elle cherchait encore à sauver l'honneur du nom qu'elle avait porté et qui était toujours le sien.

À un moment, elle s'écria :

— Ah ! Henri, maintenant que vous êtes à Paris, près de moi, je me sens soulagée, je vais être tranquille !

Il l'enveloppa de son regard où éclatait la plus vive tendresse.

— Je comprends, fit-il, votre frère...

— Elle soupira. Puis, vivement, les prunelles étincelantes, elle reprit :

— Henri, ne parlons pas de mon frère, ne parlons jamais de lui !

— Pourtant, Blanche...

— Non, non, s'écria-t-elle, que rien ne vienne attrister les courts instants que je pourrai vous donner.

— Henri, écoutez, voici ce que nous pouvons faire : Assez souvent, depuis quelque temps, je sors avec la nourrice et ma fille dans sa petite voiture ; nous allons au bois de Boulogne et parfois aussi au parc Monceau, qui n'est pas non plus très éloigné de l'hôtel ; il vous sera facile de nous rencontrer. Demain, si le temps est beau, nous sortirons vers une heure et nous irons au parc Monceau.

— J'y serai. Merci, ma chérie, merci.

— La nourrice s'étonnera certainement ; mais quoi qu'elle puisse penser je ne serai pas forcée de lui apprendre des choses que je veux lui laisser ignorer.

Ils causèrent pendant quelques instants encore ; puis la jeune femme voyant approcher l'heure à laquelle elle devait rentrer, ils se séparèrent.

* *

Nous franchissons une année et quelques mois et nous arrivons au mois de juin de la néfaste année 1870 que Victor Hugo a appelée l'année terrible dans un livre où l'âme du grand poète a jeté un cri sublime de douleur et d'indignation.

On savait en France que nos relations avec la Prusse étaient

très tendues et que, d'un moment à l'autre, elles pouvaient être rompues. De vagues bruits de guerre couraient par la ville et se répandaient dans les provinces. On était inquiet et ce n'était pas sans raison, puisque, peu de temps après, l'horrible guerre était déclaré.

Il y eut alors, à Paris, un grand mouvement; l'enthousiasme des uns, chauffé par des meneurs, éteuffaient les cris d'alarme des autres; des bandes d'individus parmi lesquels on voyait ces fameuses blouses blanches de l'empire, passaient sur les grands boulevards en criant :

« A Berlin, à Berlin ! »

En général on croyait à la victoire; on savait ce que valaient les soldats de la France, on avait confiance en leur bravoure éprouvée et on croyait à l'habileté des chefs de l'armée.

Du haut de la tribune parlementaire, des ministres avaient affirmé que nous étions prêts à faire cette guerre nécessaire à la défense de l'honneur nationale. L'un avait dit :

« Rien ne manque à nos soldats, pas même un bouton de guêtre. »

Et l'on croyait tout cela. Et l'on savait, cependant, que des centaines de millions votés pour l'armée avait été autrement employés; et l'on savait que le désordre et l'incurie étaient partout; et l'on savait que ce qui manquait surtout à la France, c'était un nombre suffisant de défenseurs.

Hélas! on ne tarda pas à voir que les enthousiastes étaient des aveugles ou des fous et que les alarmés avaient raison.

Un choc formidable eut lieu sur notre frontière du Rhin, présédant l'effroyable coup de tonnerre de Sedan où notre plus belle armée, ses généraux et Napoléon III étaient faits prisonniers.

L'empire avait vécu. Mais l'Allemagne débordait sur la France l'événement se répandait partout, Paris allait être investi.

Mais je m'arrête: l'histoire appartient aux historiens et ma plume est celle d'un romancier.

— Donc, une année et quelques mois s'étaient écoulés, sinon dans une tranquillité parfaite pour nos personnages, du moins sans aucun incident sérieux.

De Simiane avait appris le retour à Paris de Henri Bierle et n'avait pas tardé à savoir, grâce à son système d'espionnage, que le journaliste et sa sœur se rencontraient, à peu près tous les quinze jours, rue Vivienne.

Il savait également que, de temps à autre, de Bierle se trouvait au bois de Boulogne, ou au parc Monceau ou au jardin des Tuileries, juste à l'heure où Blanche s'y rendait de son côté, avec sa petite fille et la nourrice.

Pendant quelque temps, très tourmenté, le baron avait été comme sur des épines.

Toutefois, toujours prudent, et ne voulant pas d'un éclat qui aurait pu tourner contre lui, il dissimulait ses craintes.

Bientôt, Mme de Mégrigny ne parlait de rien, n'ayant point l'air de songer à se remarier, ne se trouvant, par conséquent, nullement menacé, il se sentit presque rassuré.

— Du moment qu'ils sont contents comme cela, et ne demandent pas autre chose; se dit-il, c'est bien et je n'ai qu'à fermer les yeux. Mais, n'importe, je ne m'endors pas: je veillerai et me tiendrai constamment sur la défensive.

Il ajouta, ayant dans le regard une lueur sinistre :

— Ah! monsieur de Bierle, je vous conseille de toujours faire le mort; autrement, prenez garde à vous!

Cependant M. de Bierle n'était pas d'une nature à accepter de gaieté de cœur une situation fautive ou équivoque, surtout quand elle pouvait être changée. Il souffrait de ne pas agir en toute liberté, d'être forcé, pour voir Blanche et la petite Henriette, de s'entourer de précautions, de se cacher, enfin de jouer le rôle d'un personnage mystérieux; et il souffrait plus encore de la contrainte que Mme de Mégrigny s'imposait, de ses constantes inquiétudes de la répugnance qu'elle éprouvait, elle aussi, à jouer un rôle indigne d'elle.

Sans doute ils étaient heureux de se voir et de passer quelques instants ensemble; mais, en même temps, ils étaient malheureux d'être obligés de garder secrètes leurs entrevues.

Pour tous deux la situation était également douloureuse.

Souvent Henri disait à Blanche :

— Chère bien-aimée, vous et Henriette êtes tout pour moi, je ne vois que vous au monde. Mon amour est si grand, si exclusif, qu'il me fait passer sur bien des choses; j'aurai maintenant le courage de braver l'opinion publique dont je ne veux plus tenir compte; j'avais des scrupules au sujet de la fortune de M. de Mégrigny; je ne veux plus les avoir, je ne les ai plus. On ne sacrifie pas son bonheur à un préjugé, la conscience elle-même met des bornes au puritanisme.

Oh! Blanche, chère adorée, je souffre dans votre fierté et votre dignité quand je vous vois, vous qui ne devriez jamais rougir et toujours lever haut la tête, quand je vous vois courbée comme sous le poids d'un anathème.

C'est que vous sentez toutes les amertumes de la situation dans laquelle nous nous trouvons; elle est cruelle, en effet, et s'il la connaissait, le monde, qui ne verrait pas au fond des choses et en ignorerait les causes, la trouverait inacceptable, et nous servirons de cible aux propos méchants de la masse des sots et des imbéciles.

Blanche, Blanche, nous ne nous trouvons pas dans une impasse dont toutes les issues sont fermées; nous sommes dans une situation dangereuse pour vous, pénible pour tout deux, il faut en sortir. Ma bien-aimée, je suis prêt à vous épouser; dans un mois, si vous le voulez, le nom de Bierle sera le votre.

Tel était, à quelques variantes près, le langage que Henri tenait à Mme de Mégrigny.

Troublée et émue, la jeune femme répondait :

— Non, non, Henri, rien ne presse, attendons encore. Vous ne pouvez pas douter de mon amour, et vous devez me croire quand je vous le dit que le plus ardent désir de votre amie est d'être votre femme. Mais j'ai des raisons pour vous prier d'attendre encore.

— Qu'elles raisons!

— Sur ce point, Henri, permettez-moi de garder le silence.

Le jeune homme n'insistait pas, mais il sentait bien que de Simiane était à lui seul toutes ces raisons qui se traduisaient par « attendons encore. »

Un jour, à la suite d'une petite discussion sur ce même sujet, Henri dit à Blanche, en la regardant tristement :

— Mais vous avez donc une bien grande peur de votre frère?

Elle tressaillit, et saisissant la main du jeune homme, qu'elle serra fortement :

— Eh bien, oui, répondit elle d'une voix oppressée, j'ai peur de lui!

En vérité, je ne vous comprends pas; craignez-vous donc qu'il ne veuille encore se suicider?

— Henri, je ne sais pas ce que je pourrais avoir à craindre.

Il se mit à rire, croyant ainsi la tranquilliser.

— Voyons, Blanche, reprit-il, m'autorisez-vous à aller lui parler à ce frère terrible?

— Non, non, s'écria-t-elle toute tremblante, gardez-vous bien de faire cela, je vous le défends!

— Pourtant, quand vous m'aurez fait assez longtemps attendre, il faudra bien que j'aie vu M. le baron pour lui annoncer notre mariage.

— Henri, répliqua-t-elle vivement, en ce qui concerne nos intérêts réciproques, ne faites jamais rien sans que je vous le conseille. Je serai votre femme, je veux être votre femme; mais laissez-moi faire, laissez-moi agir seule.

Oui, Blanche avait peur de son frère; si elle n'avait pas été retenue, arrêtée par ses terreurs qui, hélas! n'étaient point sans raisons, elle n'aurait pas constamment répondu à de Bierle: — Attendez, attendons encore. Au contraire, c'eût été elle qui, tout de suite après l'expiration de son deuil, aurait pressé Henri de lui donner son nom.

Elle avait peur de son frère; et ce qu'elle n'avait pas dit à de Bierle, ce qu'elle n'avait pas voulu lui dire, c'est que le baron était un misérable capable de le faire assassiner, afin de se débarrasser de lui comme il s'était débarrassé du pauvre Ludovic de Mégrigny.

III

LES ROSES

Blanche était dans un de ses jours de grande tristesse.

Seule dans son boudoir, elle tenait dans ses mains sa tête lourde de noires pensées et pleurait à chaudes larmes.

Si la jeune femme eût été une mijaurée, une petite-capricieuse, on aurait pu dire qu'elle avait ses nerfs.

Cette crise de larmes tenait à la mauvaise disposition d'esprit où se trouvait Blanche, et, évidemment, sa nervosité y était pour quelque chose.

Beaucoup de jeunes femmes ont de ces tristesses, de ces accablants sans cause apparente, et éclatent tout à coup en sanglots sans qu'elles-mêmes puissent dire exactement pourquoi.

Vers trois heures, de Simiane ayant demandé à voir Mme de Mégrigny, elle lui fit répondre qu'elle avait un violent mal de tête et ne pouvait le recevoir.

Vingt minutes après, elle entendit sur le pavé de la cour le bruit des roues de la voiture du baron. Il partait.

—Il pourrait bien se dispenser de venir aussi souvent, murmura-t-elle.

Elle se leva, sortit du boudoir, traversa sa chambre et, ouvrant une porte faisant face à celle du cabinet, elle entra dans la chambre de la nourrice, qui occupée à ranger du linge dans une armoire.

—Ne vous dérangez pas, nourrice, dit Blanche s'avançant sur la pointe des pieds.

Elle s'arrêta, et les yeux fixés sur le berceau :

—La petite dort ? demanda-t-elle baissant la voix

—Oui, madame, et d'un bon sommeil, allez ; il est vrai que depuis midi le temps est lourd, lourd... C'est drôle comme je bâille, ça n'arrête pas ; bien sûr nous allons avoir de l'orage

Blanche s'approcha du berceau dont les rideaux étaient ouverts, et comme elle allait s'incliner pour mettre doucement un baiser sur le front de l'enfant, ses yeux se portèrent sur la cheminée où se trouvait, dans un vase de vieux Saxe, un magnifique bouquet de roses.

Ce bouquet se composait de dix roses à moitié épanouies, d'une belle teinte jaune et d'une grosseur peu ordinaire ; toutes étaient attachées à la même branche, qui avait été coupée à un de ces rosiers auxquels on a donné le nom du maréchal Niel.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir et, aussitôt, elle pâlit.

Se tournant brusquement vers la nourrice :

—Pourquoi ces roses sont-elles là ? d'où viennent-elles ?

—Madame, c'est Mlle Annette, votre femme de chambre, qui me les a remises de la part de M. le baron, qui les a offertes à sa petite nièce.

—Oh ! fit la jeune femme, ayant dans le regard une expression étrange.

Une idée, rapide comme l'éclair, venait de traverser son cerveau. son frère voulait empoisonner sa fille comme il avait empoisonné son mari !

Folle de terreur, en proie à une agitation fébrile, elle s'empara de la branche de roses, rentra dans sa chambre, et dans une grande cuvette d'eau, sans oser toucher à une seule, elle submergea les superbes fleurs.

Elle ne se demanda point si elle avait bien le droit d'accuser son frère de vouloir commettre un nouveau crime. Elle avait l'esprit frappé et ne pouvait plus raisonner.

Elle connaissait suffisamment notre législation en matière d'héritage pour savoir que la petite Henriette était l'héritière de M. de Mégrigny ; que si sa fille mourait, elle deviendrait unique héritière et que, enfin, si elle mourait après sa fille, l'héritier de la fortune de M. de Mégrigny serait son frère.

La pauvre affolée s'imagina avoir découvert les monstrueux projets du baron ; pour elle, le doute n'existait même pas. Le meurtrier de M. de Mégrigny voulait faire mourir par le poi-

son Henriette d'abord, elle ensuite, afin de s'emparer de l'immense fortune.

Les innocentes roses avaient donné à l'eau claire une teinte jaunâtre. Pour la jeune femme, cette teinte était produite par le liquide empoisonné dont les fleurs avaient été arrosées.

Elle versa le contenu de la cuvette dans la lunette du cabinet d'aisance ; puis à grande eau et plusieurs fois de suite elle lava la cuvette.

Cela fait, elle rentra dans la chambre de la nourrice, toujours pâle et agitée.

Elle se pencha sur le berceau, et anxieuse, la poitrine oppressée, elle examina attentivement la fillette, qui dormait toujours de ce sommeil doux et tranquille des enfants, les yeux fermés, les lèvres roses entr'ouvertes, laissant voir de petites dents pareilles à des perles fines. La respiration était régulière et calme. Absolument rien d'insolite.

Blanche se sentit rassurée. Mais elle se dit que le poison n'avait pas eu le temps de produire son action terrible, et qu'elle avait été bien inspirée en entrant dans la chambre de la nourrice.

Celle-ci n'était pas encore revenue de la surprise qui lui avait causée Mme de Mégrigny par sa brusque sortie, en emportant la branche de roses.

—Nourrice, dit la jeune femme, il est malsain, vous entendez ? très malsain d'avoir des fleurs naturelles dans une chambre où l'on couche, où l'on dort. Qu'elles viennent de n'importe où, je ne veux pas qu'il entre des fleurs dans cette chambre ; vous y veillerez.

—Oui, madame ; mais je ne croyais pas qu'il y eût du danger.

—Ah ! vous ne croyiez pas... Et qui vous dit que ces bailllements dont vous vous plaigniez tout à l'heure n'étaient pas provoqués par l'odeur de ces roses.

—Ça se pourrait tout de même, madame, car je ne me sens plus incommodée depuis que madame a emporté les fleurs.

—Vous voyez bien, nourrice.

Un instant après, rentrée dans son petit salon, la jeune femme appela sa femme de chambre.

—Annette, lui dit-elle, qu'est-ce que c'est que ces fleurs que j'ai trouvées tout à l'heure dans la chambre de la nourrice ?

—C'est moi qui les lui ai remises, madame, pour mademoiselle, de la part de M. le baron.

—C'est ce que m'a dit la nourrice, et j'ai lieu d'être surprise. M. le baron n'a pas l'habitude, que je sache, d'apporter ici des fleurs ; je trouve singulier qu'il ait pensé aujourd'hui à en offrir à ma fille.

—En effet, madame, c'est assez drôle, mais je vais vous dire ; c'était à vous que M. le baron voulait les offrir.

—Ah !

M. le baron venait d'acheter le bouquet dans la rue à une petite bouquetière, pensant vous faire plaisir en vous donnant ces belles roses réunies sur une seule branche, ce qui, paraît-il est une rareté ; mais, madame étant souffrante et n'ayant pu recevoir M. le baron, ce qui l'a contrarié, il m'a dit :

—Eh bien, ces roses seront pour ma nièce, portez-les à la nourrice.

—C'est bien, Annette, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

Ces explications, que venait de donner la femme de chambre auraient dû rassurer complètement Mme de Mégrigny ; mais nous l'avons dit, elle avait l'esprit frappé, et cette idée, qui lui était venue subitement, passait à l'état d'idée fixe. Devenue très défiante, et non sans raison, elle ne voulut voir dans la femme de chambre qu'une nouvelle complice du baron, une autre Antoinette.

Blanche passa une très mauvaise nuit.

En se levant, à sept heures, elle avait pris une résolution qui allait être la source de graves événements.

Elle s'habilla et, après être restée une demi-heure avec sa fille, elle sortit de l'hôtel. S'étant assurée qu'elle n'était pas suivie, elle se dirigea vers une station de voitures de place où

elle prit un coupé, en disant au cocher de la conduire rue de la Chaussée d'Antin.

Il n'était pas encore neuf heures lorsqu'elle sonna à la porte de l'appartement de M. de Bierle, dans lequel elle allait entrer pour la première fois.

Ce fut le jeune homme qui vint lui ouvrir, Mme Gallois n'étant pas encore arrivé. À la vue de Blanche, il eut un mouvement de surprise et d'effroi en même temps. Cette visite inattendue et à pareille heure annonçait quelque malheur.

Il referma vivement la porte, prit la main de la jeune femme et l'entraîna dans son cabinet.

Blanche se laissa tomber dans un fauteuil.

Henri avait déjà remarqué qu'elle était très agitée, maintenant, l'enveloppant de son regard, il voyait sa pâleur, l'altération de ses traits.

—Blanche, s'écria-t-il, qu'avez-vous ? Quel malheur venez-vous m'apprendre ?

—Mon ami, répondit elle, je ne viens pas vous parler d'un malheur qui n'est pas arrivé, mais prendre avec vous des mesures qui, je l'espère, l'éloigneront de nous.

—Mon Dieu, mais vous ne me rassurez pas ; au contraire, vous m'effrayez. Voyons, de quoi s'agit-il ?

Je me vois forcée de me séparer de ma fille, elle ne peut plus rester à l'hôtel.

—Que me dites-vous là ? Mais que se passe-t-il donc ?

—Henri, la vie de mon enfant est menacée.

—Oh ! Mais je ne comprends pas ; Blanche, de grâce, expliquez-vous.

Elle raconta l'incident de la ville, causé par le bouquet de roses, et elle ajouta, fort troublée et d'une voix haletante :

—Mon frère veut empoisonner ma fille, moi ensuite ; alors nous mortes, la fortune de M. de Mégrigny lui appartiendra, il aura atteint le but de toutes ses convoitises.

De Bierle vit que la jeune femme avait l'esprit troublé, que ses terreurs n'étaient qu'imaginaires, et il essaya de la calmer, de la rassurer par le raisonnement.

Elle l'écouta pendant quelques instants ; puis, tout à coup, se dressant comme par un ressort, ayant dans le regard une expression farouche, elle s'écria :

—Vous ne connaissez pas mon frère, vous ne le connaissez pas ! Eh bien, pour que vous le connaissiez et sachiez de quoi il est capable, je vais vous apprendre le crime qu'il a commis et que j'aurais voulu vous cacher toujours : M. de Mégrigny n'est pas mort, comme on l'a dit, comme le médecin l'a déclaré, d'une congestion cérébrale ; il est mort empoisonné par des fleurs sur lesquelles on avait versé du poison, que l'on mettait sur sa table de nuit durant son sommeil et dont, pendant plusieurs nuits, il a respiré l'odeur mortelle.

Et comme de Bierle la regardait avec une douloureuse pitié, se demandant si les paroles qu'il venait d'entendre n'indiquaient pas un commencement d'aliénation mentale elle reprit,

—Oh ! ne vous effrayez pas, mon ami, je ne suis pas folle ; je pouvais être frappée de folie devant le cadavre de M. de Mégrigny, et, cependant, malgré l'horreur de cette nuit inoubliable, j'ai conservé toute ma raison. M. de Mégrigny est mort sachant qu'il mourait empoisonné par son beau-frère ; j'ai vu, sous mes yeux, s'accomplir l'œuvre du poison et j'ai conservé, dans un endroit secret où je l'ai caché, le dernier bouquet empoisonné. Ecoutez-moi, Henri, je vais vous dire ce qui s'est passé à l'hôtel de Mégrigny pendant cette épouvantable nuit qui a précédé la mort de mon mari.

Et, rapidement, sans omettre cependant aucun détail essentiel, elle fit à Henri l'effrayant récit qu'il écouta en frissonnant.

—C'est horrible, c'est épouvantable ! dit-il quand la jeune femme eut cessé de parler.

—J'ai dû me taire, je ne pouvais pas livrer mon frère à la justice.

—Oui, vous ne pouviez rien faire. Ainsi, c'est par cupidité que le baron...

—Ah ! c'est un grand misérable. Ce qu'il veut, Henri, ce qu'il lui faut, c'est la fortune de M. de Mégrigny.

—Mais donnez-la lui, Blanche, qu'il la prenne ! Ma modeste fortune et mon travail nous suffiront pour vivre heureux et tranquilles.

La jeune femme secoua tristement la tête.

C'est à Henriette qu'appartient la fortune de M. de Mégrigny, dit-elle ; je n'ai pas le droit de disposer de ce qui n'est pas à moi.

—C'est juste.

—Henri, reprit-elle avec animation, mon frère m'épouvante et, en vous le répète, la vie de mon enfant est menacée ; je ne serai tranquille que le jour où elle sera hors de cette maison maudite.

—Blanche, dans cette maison vous êtes près de votre fille, et pouvez sans cesse veiller sur elle.

—Est-ce que l'on voit, tapi sous des fleurs, le reptile venimeux prêt à mordre ? Je vous ai dit maintes fois, mon ami, je suis entourée d'espions et d'ennemis ; à l'exception de la nourrice, qui ne s'est pas laissée corrompre, je n'ai confiance dans aucun de mes serviteurs. Je veux éloigner ma fille, la cacher.

—C'est vous séparer d'elle, Blanche ; vous ne pourrez pas faire ce sacrifice.

—Pour la défendre contre son cruel ennemi, j'en ferais mille autres plus pénibles, plus douloureux. Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'il y a de force chez une mère quand il s'agit de son enfant ! Pour ma fille, Henri, mais je donnerais ma vie !

Admettons, si vous le voulez, que mes terreurs soient sans raisons, folles ; mais, je vous le dis encore, tant que mon enfant ne sera pas en sûreté, loin de ceux qui peuvent attenter à sa vie, je n'aurai plus un instant de tranquillité.

—S'il en est ainsi, ma bien-aimée, je n'ai plus qu'à vous demander ce que je dois faire.

—Nous trouver une petite maison, pas loin de Paris, une maison bien cachée, avec un jardin, où nous installerons la nourrice et l'enfant, et une petite bonne qu'on donnera à la nourrice pour faire ses commissions, afin qu'elle ne quitte jamais la chère petite.

—Je trouverai, je l'espère, assez facilement ; dès aujourd'hui, Blanche, je m'occuperai de la chose. Êtes-vous satisfaite ?

—Oui. Tout près de Paris, n'est-ce pas ? afin que vous puissiez aller voir l'enfant souvent, et que moi-même je puisse l'aller voir de temps à autre, lorsque je pourrai me soustraire à la surveillance de mes espions.

Henri, plus que jamais nous devons être prudents, vous ne m'écrirez pas, après demain, à cette même heure, je viendrai ici savoir ce que vous aurez fait.

J'ai pensé, mon ami, que vous pourriez avoir besoin d'une certaine somme, tenez, voici cinq mille francs, c'est tout ce que je possède en ce moment ; mais, demain, je me ferai remettre vingt mille francs ; jusqu'à présent mon frère n'a pas encore osé me refuser les sommes que je lui ai fait demander.

—Ma chère Blanche, répondit le jeune homme, repoussant la main qui lui tendait les billets de banque, je ne suis pas à court d'argent, comme vous avez pu le penser ; gardez vos cinq mille francs.

—Non, non, prenez, je le veux.

—D'abord, Blanche, c'est beaucoup trop ; je crois bien que avec mille francs...

—Vous me rendrez plus tard ce que vous n'aurez pas dépensé. Prenez, Henri, si vous ne voulez pas que je sois vivement contrariée.

De Bierle ne pouvait plus refuser ; il prit les billets.

Le surlendemain, il apprit à Mme de Mégrigny qu'il avait trouvé et loué, à Bourg-la-Reine, au nom de la nourrice, la petite habitation qu'elle désirait. C'était une sorte de chalet meublé, construit au milieu d'un jardin de quelques centaines de mètres carrés et complètement entouré de murs garnis d'espaliers.

Le soir même, la jeune femme eut avec la nourrice une assez longue conversation, après lui avoir fait connaître la décision qu'elle avait prise, mais sans lui en dire la raison.

Dans la nuit, pendant que la jeune mère veillait près de la

fillette, la nourrice porta plusieurs énormes ballots dans une voiture amenée par de Bierle et qui attendait à quelques pas de la porte du jardin. Les effets d'habillement et le linge de la nourrice et de l'enfant furent enlevés de l'hôtel à l'insu des domestiques.

Le lendemain, vers deux heures, la nourrice sortit seule avec Henriette dans sa petite voiture. Elle se dirigea vers l'église russo derrière laquelle M. de Bierle l'attendait dans une voiture.

Quand la nuit fut presque venue, il y eut grand émoi à l'hôtel de Mégrigny, parmi les domestiques.

La nourrice n'était pas revenue, ne revenait pas. Quo lui était-il donc arrivé, à elle ou à l'enfant ?

On consultait Mme de Mégrigny, on lui demandait ses ordres. Fallait-il prévenir le commissaire de police ? Devait-on se mettre à la recherche de la nourrice et de la petite fille ?

—Soyez sans inquiétude, disait la jeune femme.

Et l'on remarqua que Mme de Mégrigny qui, d'abord, avait paru fort émue, était devenue tout à fait tranquille.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Le lendemain, à neuf heures, le baron, qui avait été prévenu arriva à l'hôtel et fut reçu aussitôt par Mme de Mégrigny, qui attendait sa visite.

Si habile qu'il fût à cacher ses impressions, Raoul laissait voir sur son visage tourmenté l'anxiété de ses inquiétudes qui le dévoraient.

—Je vous apporte, dit-il à sa sœur, les vingt mille francs que vous m'avez fait demander ; comme toujours, je ne vous prie pas de me dire l'emploi que vous voulez faire de cette somme.

—Et vous avez raison, répondit-elle sèchement, car je trouverais votre question plus qu'indiscrette et je n'y répondrais pas.

—Soit. Mais il est une autre question que je crois pouvoir vous adresser et à laquelle, je l'espère, vous répondrez.

—Peut-être. Voyons cette question.

—Pourquoi donc êtes-vous séparée de votre fille ?

—Mais parce que cela m'a plu.

—Assurément ; toutefois, il y a une autre raison.

—Ma fille avait besoin de respirer l'air de la campagne, je l'y ai envoyée.

—Et cela sans me prévenir, secrètement, sans que vos domestiques aient pu se douter de vos intentions ?

—Je suis maîtresse de mes actions, il me semble, et je n'ai pas à vous consulter au sujet de mes décisions. Quant aux gens que vous voulez bien appeler... mes domestiques, je n'ai pas l'habitude de leur conter mes petites affaires.

Le baron se mordit rageusement les lèvres. Il était devenu très pâle, et l'on devinait au tremblement de ses lèvres les efforts qu'il faisait pour se contenir.

—Blanche, reprit-il, vous ne me dites pas la vérité.

—Alors, je mens ? Eh bien, monsieur le baron, croyez ce que vous voudrez.

—Blanche, dites-moi où la nourrice est allée avec votre fille ma nièce.

—Je n'ai pas à vous le dire, attendu que cela ne vous intéresse en rien.

—Cela m'intéresse beaucoup, au contraire.

La jeune femme le regarda fixement. Il essaya de soutenir le choc de ce regard profond, scrutateur, mais fut forcé de détourner les yeux.

—Je comprendrais, reprit-il, que vous eussiez envoyé votre enfant à la campagne si à Paris, parmi les enfants, il existait une épidémie, ce qui ne m'empêcherait pas, toutefois, de trouver extraordinaire et de ne pouvoir m'expliquer le mystère dont vous avez entouré le départ de la nourrice et de la petite. Il y a là quelque chose de si singulier, de si bizarre, que j'ai le droit d'en être fort soucieux.

—Oh ! vous n'avez pas à vous mettre ainsi martel en tête pour si peu de chose ; je vous assure que vous n'avez à avoir de cela nul souci.

—Si seulement vous vous expliquiez franchement !

—Quand je vous dis : Voilà pourquoi j'ai fait telle chose, vous prétendez que je mens.

—Eh bien, oui, Blanche, oui, le départ de votre enfant et de la nourrice a une cause que vous me cachez. Ah ! l'air de la campagne, comme c'est bien trouvé cela ! Nulle part votre fille ne peut avoir un air plus pur et plus sain que celui que l'on respire ici.

—Même quand s'y mêle l'odeur de la violette ! répliqua-t-elle.

C'était la première fois que devant son frère, elle osait faire allusion à la mort tragique de M. de Mégrigny. Mais ces terribles paroles ne lui eurent pas plutôt échappé qu'elle regretta de les avoir prononcées.

Le baron, secoué violemment par un tremblement convulsif, devint blanc comme neige, et un éclair sinistre traversa son regard.

Pendant il n'eut point l'air d'avoir compris ; ayant sur les lèvres un sourire forcé, il reprit :

—Après tout, et comme vous le disiez tout à l'heure, vous êtes maîtresse de vos actions, et j'ai eu tort de croire que vous deviez au moins me prévenir de la décision que vous alliez prendre. Enfin, vous êtes mère et devez savoir mieux que moi ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de votre enfant. Sa santé vous inspirait des craintes, vous avez jugé qu'un changement d'air lui était nécessaire, c'est bien ; je n'ai qu'à m'incliner devant votre sollicitude maternelle et à lui rendre hommage.

Maintenant, Blanche, m'est-il permis de vous demander à quelle époque vous pensez faire revenir ici votre fille ?

—Mais, je ne sais pas, balbutia-t-elle.

Vivement elle ajouta :

—Assurément, je ne la laisserai pas éloignée de Paris, loin de moi, si, comme quelques personnes le craignent et le disent tout haut, les Allemands, vainqueurs de nos braves soldats, envahissent la France.

—Des trembleurs, des peureux ! les armées françaises seront victorieuses et ce ne sont pas les Allemands qui envahiront la France, mais nos soldats qui iront à Berlin.

—Cependant, en vue d'un investissement possible de Paris, on prend déjà certaines mesures.

—Il est toujours bon de se précautionner contre n'importe quelle éventualité, répondit le baron avec un sourire singulier.

Mais, continua-t-il d'un ton léger, cherchant ainsi à détruire la défiance de sa sœur, si vous attendez l'envahissement de la France par les Allemands pour rappeler votre fille près de vous, la chère enfant court un grand risque d'arriver à un âge fort avancé avant de rentrer à l'hôtel de Mégrigny.

Sur ces mots, le baron salua sa sœur et se retira.

—Il y a dans ceci, se dit-il, quand il fut remonté dans sa voiture, une manœuvre à laquelle, certainement, M. de Bierle n'est pas étranger. Mais s'ils ont maintenant des idées matrimoniales, en quoi l'éloignement de l'enfant peut-il contribuer à la réalisation de leurs projets ?

Impossible de comprendre, je cherche et ne trouve pas, je m'y perds !

Où l'ont-ils cachée, la petite ? Oh ! je le saurai !

Il paraît que la déclaration de guerre à la Prusse a excité les ardeurs belliqueuses de ma sœur et de son amant et qu'ils se disposent, eux aussi, à entrer en guerre... avec moi. Eh bien, je me tins sur la défensive, et le jour où ils commencèrent les hostilités, à mon tour je prendrai l'offensive. Oui, oui, je vois s'approcher une forte bourrasque, mais, comme d'autres, elle passera sans m'emporter.

Ah ! ah ! M. de Bierle se réveille, soit ; mais moi je ne dors pas. S'ils veulent lutter, nous lutterons, et ils seront durs les coups qu'ils recevront.

Ce fut trois jours plus tard que Joseph Gallot, l'ancien serurier, retour de Clairvaux, entra, comme nous l'avons vu, au service du frère de Mme de Mégrigny.

Le baron était alors accablé des ennuis de toutes sortes ;

devenu joueur à la Bourse, nous le savons, il jouait avec frénésie. Il opérait sur la hausse quand arriva la baisse des fonds publics causée par la déclaration de guerre. Une seconde fois, il venait de perdre, d'un seul coup, environ un million. Cependant, grâce à des gains précédents et aux revenus des millions, si la fortune de sa sœur et de sa nièce n'avait pas augmenté, elle n'avait pas non plus diminué. Les dix millions venus d'Amérique étaient encore intacts.

Mais, maintenant, homme d'argent, le baron était dévoré par la soif de l'or ; cette perte d'un million lui avait porté un coup terrible. Toutefois, ses déceptions en matière d'agiot ne l'avaient point corrigé, au contraire. Comptant sur le succès de nos armes, l'effet foudroyant que devaient produire les fausses mitrailleuses, il se mit de nouveau à la hausse, engageant dans ses opérations à terme des capitaux énormes.

Il en était là, lorsque, du côté de sa sœur, il crut voir une effrayante menace suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès.

Après y avoir réfléchi, il se dit que pour combattre ses adversaires et les vaincre, il lui fallait avoir en mains une arme puissante ; cette arme, on même temps défensive et offensive, il pouvait l'avoir ; n'importe à quel prix, il l'aurait. Le borgne allait le seconder dans ses projets.

IV

CE QU'ENTEND LA CHIFFONNE

Mme de Mégrigny avait revu M. de Bierle, qui lui avait donné des nouvelles de Bourg-la-Reine, la santé de la petite Henriette était toujours excellente ; mais les premiers jours elle avait beaucoup pleuré ; sans cesse elle appelait sa maman et la cherchait partout dans la maison.

Maintenant elle était plus tranquille, elle commençait à s'habituer, appelait bien encore sa maman dans la journée, mais dormait la nuit d'un bon sommeil.

La jeune mère s'ennuyait beaucoup de ne pas voir son enfant ; cependant elle laissa passer sept jours, qui lui parurent longs, bien longs, résistant aux sollicitations de son cœur qui la pressait de se rendre à Bourg-la-Reine. Le soir de ce septième jour, ne pouvant plus se défendre contre le violent désir qu'elle avait de voir et d'embrasser sa chère petite, elle se dit, en se mettant au lit :

— Demain, j'irai.

Elle se leva de bonne heure. Sa femme de chambre l'aïda à s'habiller et, à neuf heures, elle était prête à partir. Elle dit à Annette :

— Il est possible que je ne puisse pas rentrer pour déjeuner, on ne m'attendra pas.

Après s'être assurée que tous les domestiques étaient à leurs occupations, elle sortit, se disant que si l'on devait la suivre, elle avait le temps d'échapper à l'espionnage en se dirigeant rapidement vers une station de voitures de place.

Comme elle tournait l'angle de l'avenue, marchant d'un pas pressé, elle se croisa avec un individu, qui s'écarta pour la laisser. Son regard rencontra celui de cet inconnu, qui avait l'air de se promener, en flânant, et elle éprouva une impression désagréable, mais qui s'effaça aussitôt.

L'homme était convenablement vêtu et même avec une certaine prétention à l'élégance. Il avait l'apparence d'un vieillard ; mais la robustesse de son corps semblait railler ses cheveux blancs et sa barbe grise. Il était laid de figure et avait dans le regard quelque chose d'étrange.

C'était ce qui avait particulièrement frappé Mme de Mégrigny.

La jeune femme marchait vite, sans tourner la tête en arrière.

L'homme aussi arpentait la chaussée, ayant soin de maintenir entre lui et Mme de Mégrigny une certaine distance. Deux fois de suite il la vit faire un signe à des cochers qui passaient, mais dont les fiacres étaient occupés.

— Bon, se dit l'homme, elle va prendre une voiture.

La jeune femme fut forcée d'aller jusqu'à la station où, ne trouvant pas un coupé, elle monta dans une victoria en disant au cocher :

— Conduisez-moi à la gare de Sceaux, le plus vite possible.

A son tour, l'homme aux cheveux blancs prit place dans une victoria et dit au cocher :

— Je vais au même endroit que cette jeune dame que conduit votre camarade ; suivez à distance, mais ne perdez pas la voiture de vue ; vous aurez cinq francs de pourboire.

— Bien, bourgeois, on a compris, soyez tranquille, j'ai l'œil bon.

Et la seconde victoria s'élança sur les traces de la première.

— Bourgeois, dit le cocher, en se tournant vers son client, quand ils eurent traversé la Seine sur le pont des Saints-Pères, je crois que nous allons aller loin.

— Eh bien, nous irons loin, fit l'homme.

Et, tirant de sa poche une poignée de monnaie blanche :

— Tenez, voilà pour vous, dit-il au cocher.

Il lui donna huit francs.

On avait traversé Paris.

Le cocher se tourna de nouveau vers son voyageur.

— Je crois bien, dit-il, que la dame se fait conduire à la gare de Sceaux.

— Nous n'en sommes plus guère éloignés.

— Dans trois minutes nous y serons.

— Si vous ne vous trompez pas, nous n'entrerons pas dans la cour, vous vous arrêterez sur le boulevard.

— Oui, bourgeois.

Un instant après le voyageur mettait pied à terre et, sans se hâter, marchait vers la gare dont, à ce moment, Mme de Mégrigny montait l'escalier.

Le cocher était descendu de son siège et suspendait au cou de son cheval le sac traditionnel à moitié rempli d'avoine.

— A la bonne heure, se disait-il, voilà un bon client, comme il en faudrait toujours rencontrer ; mais quel drôle de bonhomme, il vous a une manière de regretter les gens... Il a un œil plus beau, plus brillant que l'autre, mais qui ne remue point ; c'est comme un œil de verre.

Que diable peut-il lui vouloir à cette petite dame ? C'est sa fille ou elle est sa femme... Oh ! non, pas possible ; elle est jeune et il est vieux ; elle est trop jolie et lui trop laid.

Boum ! Allons, mange, Coquet, tout à l'heure tu boiras un coup et après, espérons-le, nous chargerons.

Mme de Mégrigny avait pris son billet de première classe et était entré dans la salle d'attente.

Le train allait partir dans quelques minutes.

— C'est que je ne sais pas où elle va, se dit l'homme avant de s'approcher du guichet où l'on délivrait les billets.

Bah ! reprit-il, après avoir réfléchi, en se grattant l'oreille, je vais prendre mon billet pour Sceaux ; si elle ne va pas jusque là, je le verrai bien ; j'ouvrirai l'œil... le bon. Où elle descendra, je descendrai.

A la dernière minute, l'homme prit place dans un compartiment de deuxième classe le plus rapproché de la voiture de première classe dans laquelle il avait vu, de loin, monter la jeune femme.

— Jusqu'à présent, tout va bien, murmura-t-il, la gentille colombe ne se doute de rien et est dans une tranquillité parfaite ; je n'ai qu'à demander au diable, mon patron, de continuer à me bien servir.

— Bourg-la-Reine, Bourg-la-Reine ! cria le conducteur du train.

Mme de Mégrigny descendit et, un instant après elle l'espion qu'elle suivait.

La jeune femme savait le chemin qu'elle devait suivre, car sans rien demander à personne, regardant seulement le nom des rues et aussi, probablement, certaines indications qu'elle avait gravées dans la mémoire, elle arriva, au bout d'un quart d'heure, à la porte de la propriété louée pour la nourrice.

Alors elle jeta autour d'elle des regards rapides. Elle ne vit

rien qui fût de nature à l'effrayer ; elle ne vit pas l'espion, qui, aussitôt qu'elle s'était arrêtée, avait jugé prudent de se coller contre le tronc d'un arbre.

Elle sonna. Presque tout de suite, la porte lui fut ouverte par la petite bonne donnée à la nourrice, une fillette de quinze à seize ans.

— Eh bien, ça y est, murmura l'homme, si ça n'était pas plus difficile que ça.

Il se détacha du tronc d'arbre et avec précautions, marcha vers la propriété autour des murs de laquelle il ne pouvait tourner, parce qu'ils étaient mitoyens avec les jardins des habitations voisines.

— Une escalade ne m'effraye pas, se disait-il, ça me connaît mais, d'abord, faut voir.

Le diable, qu'il appelait son patron, le servait à merveille. L'endroit était un peu écarté, et, à cet instant, absolument désert. Sans beaucoup craindre d'être vu et dérangé, il colla son oreille contre la porte. Il entendit, dans le jardin, un bruit de voix assez éloigné ; c'étaient Mme de Mégrigny et la nourrice qui causaient.

Il se baissa et, par le trou de la serrure, la petite bonne ayant retiré la clef, il put apercevoir une bande du jardin et, au fond, la porte d'entrée du chalet. Ensuite il examina la serrure.

— Peuh ! fit-il, une serrure de pacotille, achetée au rabais dans un tas de ferraille provenant de démolitions ; pas besoin de la pince-monseigneur, on ouvrirait ça avec une baguette de bois. C'est bien ; j'ai vu, je n'ai plus rien à faire ici aujourd'hui, et comme j'ai bien gagné mon déjeuner, allons si ce n'est pas chose impossible dans ce village, allons faire un bon et copieux repas.

Le soir, à huit heures, le baron de Simiano et Joseph Gallot causèrent assez longtemps ensemble.

— Enfin pour conclure, monsieur le baron, dit l'ancien serrurier, que décidez-vous ?

— Du moment que la chose vous paraît facile et sans danger il faut agir ; je ne suis pas un de ces hommes qui hésitent toujours et j'estime que dans une circonstance semblable, il faut de la promptitude dans l'exécution.

— Voilà les paroles que j'attendais, car je ne voulais rien faire sans votre ordre.

— Vous l'avez, marchez donc.

— Eh bien, monsieur le baron, pas cette nuit ni la suivante, mais l'autre le coup sera fait.

— Pourquoi ce retard.

— Parce qu'il me faudra toute la journée de demain et peut-être une partie de celle d'après-demain pour me préparer.

— Maître Gallot, je n'ai rien à opposer à cela.

— Monsieur le baron comprend toujours très bien toutes les choses.

— Voyons, c'est aujourd'hui mardi.

— Sur tous les calendriers.

— Vendredi matin vous ne viendrez pas ici, c'est moi qui irai chez vous.

— Chez moi, où ?

— C'est juste, fit le baron, vous avez deux domiciles ; chez vous, rue Morand.

— Là, je puis recevoir à peu près convenablement monsieur le baron. A quelle heure monsieur le baron viendra-t-il ?

— Voulez-vous à neuf heures ?

— Parfaitement, à neuf heures ; j'aurai eu tout le temps de faire ma toilette dans mon trou de taupe de la butte Montmartre et de revenir rue Morand dans ma peau naturelle.

— Eh bien, maître Gallot, c'est entendu, vendredi matin à neuf heures.

— Oui, monsieur le baron.

Et l'ancien serrurier se retira.

Le vendredi matin, vers huit heures et demie, la Chiffonne, qui n'avait pas vu Joseph depuis le jour où, après lui avoir donné des conseils d'amie, elle l'avait quitté en lui disant : "C'est fini, je ne veux plus rester avec toi," la Chiffonne,

disons-nous, entra dans l'allée de la maison de la rue Morand où demeurait le borgne.

Elle venait prendre des nouvelles de celui qu'elle avait appelé "son homme," elle venait pour savoir si, comme elle l'en avait conjuré, il avait cherché et trouvé du travail dans un atelier de serrurerie. Elle souhaitait et, hélas ! ne l'espérait point. Elle connaissait si bien la fainéantise de l'ancien ouvrier.

Elle venait aussi, selon la promesse qu'elle avait faite, pour jeter son coup d'œil de femme d'ordre, minitieuse pour la propreté, dans le ménage de garçon de Joseph Gallot.

Il n'y avait personne chez les concierges et la loge était fermée à clef. L'homme, un tailleur, était allé porter son ouvrage au magasin de confection pour lequel il travaillait ; la femme, qui avait la langue bien pendue, était en train de cancaner avec la fruitière, sa voisine, qui était comme elle une grosse bavarde.

La Chiffonne ne s'amusa point à rester de planton devant la loge. Elle monta l'escalier et frappa à la porte de Gallot. Elle ne s'étonna point qu'on ne lui répondit pas ; elle s'attendait à ne pas le trouver chez lui.

La porte du logement avait deux clefs ; la Chiffonne en avait gardé une, qu'elle avait oublié de remettre à Gallot, ce dont elle s'était souvent souvenue le matin avant de sortir, et qu'elle avait mise dans sa poche.

Elle ouvrit la porte et la referma après avoir retiré de la serrure la clef, qu'elle remit dans sa poche, machinalement.

Le logement était propre et tout y était parfaitement en ordre. Le lit fait semblait indiquer également des habitudes d'ordre.

— C'est bon signe, pensa la Chiffonne.

Elle pouvait sortir du logement n'ayant rien à y faire ; mais elle crut devoir attendre quelques instants afin de donner à la concierge le temps de revenir chez elle.

Elle ouvrit la fenêtre et, distraitement, se mit à regarder dans la rue. Elle entendit sonner neuf heures. Alors elle remarqua un homme de bonne mine, élégamment vêtu, qui allait et venait sur le trottoir, donnant des signes d'agitation ou d'impatience. Presque aussitôt, à l'extrémité de la rue, elle vit Gallot marchant à grandes enjambées, et elle eut un vif mouvement de surprise quand l'ancien ouvrier, ayant abordé le monsieur, ils échangèrent rapidement quelques paroles avant d'entrer tous deux dans la maison.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda la Chiffonne en se retirant de la fenêtre qu'elle referma.

Elle s'approcha de la porte, tendit l'oreille et entendit les pas des deux hommes dans l'escalier.

Il ne lui était plus possible de s'esquiver et elle ne voulait pas être trouvée dans le logement de Gallot par ce monsieur inconnu. Comment faire ? Elle n'avait pas le temps de chercher s'il existait plusieurs moyens de se tirer d'embarras ; elle se jeta dans le cabinet dont nous avons déjà parlé, s'y enferma et se blottit, au fond, derrière une grande malle.

Gallot ouvrit sa porte et fit entrer le monsieur ; et quand la porte fut refermée :

— Je pense, dit le monsieur, que nous pouvons causer ici sans savoir à craindre des oreilles indiscrettes.

— Les murailles sont épaisses, nous sommes comme dans un tombeau, monsieur le baron.

La Chiffonne, qui entendait comme si elle eût été dans la chambre, tressaillit violemment :

— Un baron ! prononça-t-elle tout bas.

Et elle répéta encore :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Le baron et son complice s'étaient assis.

— Ainsi, monsieur le baron, dit le borgne, vous vous impatientiez pour dix minutes de retard ?

— Je n'aime pas à attendre.

— Je le comprends ; mais, voyez-vous, je ne suis pas encore très habile à ce genre de toilette ; ce lavage de mes cheveux et de ma barbe m'a pris ce matin un temps énorme.

— Ah ! ça, que dit-il donc ? se demanda la Chiffonne.

— Enfin, c'est bien, reprit le baron, laissons cela, et dites-moi ce que vous avez fait. Vous avez réussi ?

— On ne peut mieux. Tout s'est passé comme je l'avais prévu, sauf que je n'ai pas eu à m'occuper à la petite servante qui, probablement, n'a rien entendu, car elle devait dormir de cet heureux et lourd sommeil de l'innocence.

— Et la nourrice ?

— Si vous le permettez, monsieur le baron, je vais vous faire le récit de l'expédition.

— Allez, cela m'intéressera.

— Avant-hier, je me suis assuré du concours de deux anciens camarades qui n'ont jamais fait fi de quelques billets de banque. L'un d'eux, qui a été cocher, a la spécialité des voitures ; il connaît un loueur, peut être deux, qui, moyennant une somme convenue, ne refusent jamais de lui confier une voiture et un cheval parmi les meilleurs, et à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sans s'inquiéter de l'usage qu'on veut en faire.

Donc, dès avant-hier, j'avais pris toutes mes mesures. J'ai employé une partie de ma journée d'hier, déguisé en ouvrier, à prendre dans le pays les divers renseignements qui m'étaient nécessaires.

Je revins à Paris pour me transformer ; j'étais superbe avec ma barbe et mes cheveux d'un noir d'ébène ; je m'étais si bien conditionné que les camarades ne voulaient pas me reconnaître quand je les rejoignis au rendez-vous que je leur avais donné.

A onze heures nous arrivons au village ; aux fenêtres closes nous voyons quelques rares clartés de veilleuses ; pas un chat dans les rues ; si, nous en voyons deux qui se poursuivent et un autre, une chatte, sans doute, qui miaule sur la crête d'un mur. En dehors de ça, tout le monde dort, jusqu'aux chiens, et si nous n'entendons pas ronfler les gens paisibles, nous n'entendons pas non plus aboyer les toutous.

La voiture a fait un détour pour aller nous attendre à un endroit que j'ai indiqué au cocher. Tout va bien.

Moi et l'Anguille, — c'est le sobriquet de mon compagnon, — nous nous acheminons vers la maison, tranquillement, les mains dans nos poches.

Nous arrivons à la porte de l'enclos, j'ai à la main un outil mignon dont nul mieux que moi ne sait se servir. En aussi peu de temps qu'il en faut pour dire ouï, la porte est ouverte. Nous sommes dans le jardin. Je laisse la porte entr'ouverte et, sans bruit, nous nous approchons de la maison. J'ai toujours le précieux outil à la main ; mais voyez l'imprudence des bonnes gens qui n'ont pas peur des voleurs surtout quand ils n'ont rien à se laisser voler, une fenêtre du rez-de-chaussée est ouverte, évidemment pour donner de l'air à l'intérieur, car il fait une chaleur d'enfer.

Une, deux, nous sommes dans la place. J'allume mon rat-de-cave et nous inventorions la pièce. C'est une espèce de salon où il n'y a rien à prendre, du reste nous ne sommes pas là pour *grincher*.

La chambre de la femme, où elle couche avec la petite, est au premier, je le sais. En avant ! Nous grimpons l'escalier dont les marches craquent sous nos pieds. Escalier du diable, il fait un tel bruit que je crains de réveiller trop tôt la bonne femme.

Enfin nous voici sur le palier ; deux portes, une à droite, une à gauche. Comme j'examinais par quel moyen je pourrais ouvrir doucement la porte de droite, la bonne, j'entends marcher dans la chambre et je me dis :

— La satanée nourrice ne dormait pas ou nous l'avons réveillée.

Soudain, cric-crac, la porte s'ouvre, — c'est une besogne que je n'ai plus à faire, — et la femme nous apparaît, en chemise, et les jambes nues. Elle se rejette en arrière, terrifiée, et son saisissement est tel que sa gorge serrée arrête les cris qu'elle voudrait pousser.

L'Anguille et moi nous nous jetons sur elle ; en un clin d'œil elle est bâillonnée, jetée sur son lit et, par surcroît de

précautions, enveloppée dans un des draps, puis ficelée comme un saucisson.

Elle fait des sauts de carpe, se roule, se tord, se replie, gémit, râle. En se démenant ainsi, elle arrivera, au bout de dix minutes, à sortir de son enveloppe ; c'est bien, nous ne voulons pas qu'elle meure étouffée, cette femme.

Mais j'ai pris la petite dans son berceau ; vite je l'arrange dans sa couverture pendant que l'Anguille roule en un paquet les petits vêtements qu'il trouve sur un fauteuil.

Elle ne jette pas un cri, la gamine ; oh ! elle n'a pas peur du tout, elle, au contraire, elle semble toute réjouie ; elle me regarde avec des yeux écarquillés, trouve sans doute ma tête intéressante, et me rit au nez.

Je l'emporte, l'Anguille me suit et nous filons comme le vent. Toutefois, je n'oublie pas de refermer la porte du jardin.

La voiture est là, qui nous attend, le cocher sur le siège. Nous voilà emballés, le camarade cingle de la mècho de son fouet les flancs de sa bête, qui n'a point l'air du tout fatiguée, et nous brûlons le pavé.

En chemin, nous habillons la petiotte, tant bien que mal, mais le mieux que nous pouvons. Ça commence à ne plus lui aller, d'être avec nous, elle pleure, puis se met à pousser des cris à amener les passants s'il y en avait eu, et je n'avais pas dans ma poche un sucre d'orge à lui faire sucer.

— Allons, petite, dodo, dodo, dodo."

Je la berce sur mes genoux. Bon, la voilà qui s'endort ; nous sommes tranquilles.

En arrivant à Paris, le cheval n'en peut plus ; tant pis, il faut qu'il marche ; et il va, l'animal, car il est courageux, il va, moins vite, beaucoup moins vite, mais il va tout de même. Cependant le jour est venu et le soleil s'est levé quand la bête, tout à fait éreintée, s'arrête enfin rue des Rigoles, devant la maison où demeure la vieille Topin, que l'on a, dans le temps, surnommée la Fauvette, parce que, paraît-il, c'était une goulleuse comme on n'en avait jamais entendu sur les hauteurs de Belleville.

On l'appelle toujours la Fauvette, ajouta Gallot en riant, mais c'est le nom d'un autre oiseau, celui de la Chouette, qu'on devrait lui donner maintenant.

— Vous êtes sûr que l'enfant sera bien chez cette femme ?

— Dame, monsieur le baron, la petite n'est pas là comme dans un palais ; mais la Topin en aura grand soin, j'en réponds, et si elle pleure, la Fauvette, pour la consoler, lui chantera quelques-unes de ses vieilles chansons.

— Vous ne lui avez rien dit, je suppose.

— Par exemple, est-ce que monsieur le baron n'est pas sûr de ma discrétion ? Du reste, quoique curieuse comme une vieille femme, la Fauvette ne m'a même pas questionné ; elle a reçu la gamine en s'écriant : mais elle jolie, très jolie, cette petiotte, et s'est contentée d'empocher les vingt-cinq louis que je lui ai donnés, en lui promettant une pareille somme, si, au bout d'un certain temps, on était content d'elle.

— Alors, maître Gallot, c'est très bien, dit de Simiane, en se levant.

— Monsieur le baron n'a pas autre chose à me dire ?

— Vous savez ce qui est convenu entre nous.

— Surveiller maintenant le jeune homme ?

— Oui, et de telle sorte que je sache le soir où il est allé dans la journée.

— Et autant que possible ce qu'il aura fait.

— Sachez surtout si, dans les maisons où il ira, il y a un notaire, un avoué ou un avocat.

— Soyez tranquille.

— Je sais, maintenant, que vous êtes un homme sur qui je peux absolument compter.

Au revoir, maître Gallot, j'ai un rendez-vous à onze heures et je vous quitte.

— Je descends avec vous, monsieur le baron, je vais aller déjeuner.

La Chiffonne entendit la porte s'ouvrir et se refermer, puis le bruit des pas des deux hommes descendant l'escalier. Alors

toute courbaturée, elle se dressa debout, sortit de derrière la mallo et rentra dans la chambre.

Elle était pâle comme une morte et tremblait comme la feuille.

— Oh ! les misérables ! murmura-t-elle. Et moi qui croyais que Joseph... Sotte, pauvre sotte que je suis ! C'est fini, il est tout à fait perdu. Il est né pour le crime, le malheureux, et il portera sa tête sur la machine rouge. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Et dire que je suis la femme d'un pareil homme ! Je ne reviendrai plus ici, je ne veux plus le revoir. Ah ! chère et bonne madame Clavière, c'est vous et votre fils qui m'avez donné la force de me séparer de ce monstre, c'est vous qui m'avez sauvée ; soyez à jamais bénis tous les deux !

Un enfant, encore un enfant volé ! Et cette fois, c'est une petite fille ; la pauvre petite, la pauvre petite ! Ah ! voleur, voleur d'enfants !

Ce Gallot, ne peut plus m'étonner, je le sais capable de toutes les infamies ; mais l'autre, celui qui le paye... Oh ! un baron... Qui est-il, ce baron ? Son nom n'a pas été prononcé. Mais il y a donc des scélérats partout, aussi bien chez les pauvres que chez les riches ?...

Mon Dieu, c'est à l'enfant, à la pauvre petite que je pense, que je vais maintenant penser sans cesse. A qui est elle, cette petite ? Si je le savais, comme j'irais vite sécher les larmes de la pauvre mère !

Les misérables, les misérables !

Oh ! faire couler les larmes d'une mère, la mettre au désespoir, c'est lâche, c'est infâme !

La Chiffonne sanglotait.

Au bout d'un instant elle essuya ses yeux.

— Ils doivent être loin, maintenant, se dit-elle ; je pourrais m'enfuir d'ici.

Elle ouvrit la porte, se précipita dans l'escalier et passa comme une flèche devant la loge sans être vue par la concierge très occupée à préparer son déjeuner et celui de son mari.

Quand elle eut tourné le coin de la rue Morand, la passementière poussa un long soupir de soulagement.

— La concierge ne m'a pas aperçue, se dit-elle, comme cela ne sachant pas que je suis venue, il ne pourra pas soupçonner que j'aie pu entendre ce qu'il a raconté à l'homme qu'il appelle M. le baron.

V

LE FRÈRE ET LA SŒUR

La nourrice avait entendu s'éloigner les deux hommes, qu'elle avait pris pour des cambrioleurs, des dévaliseurs de maisons.

Après quelques instants de violents efforts, en se tordant sur le parquet, car elle avait roulé à bas du lit, elle parvint à sortir de son espèce de linceul et à enlever son bâillon.

La chambre était éclairée par la lumière pâle et discrète d'une veilleuse.

La nourrice se mit sur ses jambes et tout de suite s'approcha du berceau. Il était vide. Elle resta un instant tout étourdie, comme prise de vertige, sans pensée. Soudain, la lumière se fit dans son esprit.

— Ah ! exclama-t-elle, c'est à la petite qu'ils en voulaient ! les misérables m'ont volé l'enfant !

Elle poussa un cri si terrible qu'il retentit dans toute la maison et réveilla en sursaut la jeune bonne. Puis elle tomba devant le berceau, sur ses genoux, les yeux hagards, hébétée, folle.

La petite servante s'était levée et avait vite passé un jupon et mis ses pieds dans des chaussons.

— Madame, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle en entrant dans la chambre.

De ses deux mains la nourrice montra le berceau vide et éclata en sanglots.

La petite, la petite ! s'écria la bonne, où est la petite ?

— Volée, volée !

— Est-ce Dieu possible ?

— Ils étaient deux, les brigands, ils sont entrés ici, m'ont mise dans l'impossibilité de crier au secours, de défendre la chère mignonne, et ils l'ont emportée.

— Dieu de Dieu, qu'est-ce que nous allons devenir ?

Et la jeune servante, laissant couler ses larmes, s'agenouilla à côté de la nourrice.

Quand celle-ci eut longtemps pleuré, gémi, appelé sur les deux bandits toutes les foudres du ciel, elle pensa qu'elle avait autre chose à faire qu'à se lamenter, et elle se mit à réfléchir.

La jeune fille disait qu'il fallait tout de suite aller prévenir M. le maire. Cela était tout indiqué. Mais la nourrice ne croyait pas avoir le droit de faire cette démarche ni aucune autre, sans l'autorisation de Mme de Mégrigny. Si on l'avait secrètement installée avec l'enfant à Bourg-la-Reine, c'est qu'il y avait des raisons pour cela ; et si, derrière l'enfant il y avait un mystère, comme elle le soupçonnait, pouvait-elle, par son impudence, risquer de compromettre gravement Mme de Mégrigny ? Et puis, en serait-elle plus avancée quand elle aurait prévenu le maire, et que celui-ci et d'autres auraient fait grand bruit à propos de l'événement.

Elle résolut de se taire, au moins jusqu'à nouvel ordre, et enjoignit à la petite bonne d'avoir, elle aussi, à garder le silence.

Par exemple, ce qu'elle ne pouvait se dispenser de faire, et cela le plus promptement possible, c'était d'instruire Mme de Mégrigny.

Mais seulement à la pensée qu'il lui faudrait se présenter devant la jeune mère pour lui dire : Des hommes sont venus la nuit et m'ont pris votre fille, des frissons lui passaient à travers le corps.

Ah ! si une autre personne pouvait se charger de porter la douloureuse nouvelle ! Mon Dieu, mais c'était possible : le monsieur, ce jeune homme — elle ne savait pas son nom — qui s'intéressait à l'enfant et paraissait l'aimer beaucoup, ce jeune homme pouvait venir aujourd'hui, de bon matin, vers neuf heures, comme il en avait l'habitude. Mais oui, bien sûr, il allait venir ; il n'avait pas encore manqué à la promesse qu'il avait faite de venir voir la petite au moins deux fois dans la semaine, et, comme on était au vendredi, quatre jours s'étaient passés depuis sa dernière visite.

Et la nourrice attendit M. de Bierle, qui ne vint pas. Elle attendit jusqu'à une heure de l'après-midi, dans des trances mortelles. Cependant, à moins de commettre une faute dont elle sentait toute la gravité, il était important que Mme de Mégrigny fût prévenue le jour même. Elle était donc forcée de porter l'affreuse nouvelle.

Bien que cela lui coûtât beaucoup, résignée, elle s'habilla et partit.

Avant onze heures, après avoir quitté son complice et sans s'être donné le temps de déjeuner, de Simiane arrivait à l'hôtel de Mégrigny et demandait des nouvelles de la santé de sa sœur avec un empressement qui dissimulait mal une certaine inquiétude.

On lui répondit que Mme de Mégrigny allait très bien ; que un instant auparavant, elle avait joué du piano.

Le nuage qui assombrissait le front du baron disparut, et sa physionomie s'éclaira.

— Elle ne sait rien encore, se dit-il, j'aime mieux cela.

Il se fit annoncer à sa sœur, disant qu'il avait à l'entretenir d'une affaire sérieuse, qui ne souffrait aucun retard.

— Qu'il vienne donc, répondit la jeune femme visiblement contrariée.

Quand le baron se fut installé dans un fauteuil en face de sa sœur, qui était assise sur le canapé, il lui dit brusquement :

— Blanche, je vous apporte des nouvelles de Bourg-la-Reine.

La jeune femme tressauta, blêmit et regarda son frère avec stupeur.

— Hé ! reprit le baron dont l'audace était sans pareille, voilà, je l'espère, une surprise à laquelle vous ne vous attendiez guère ; mais elle sera plus grande encore quand je vous aurai

dit que votre fille n'est plus à cet endroit où vous l'aviez envoyé pour respirer le bon air de la campagne.

— Que dites-vous ? exclama Blanche d'une voix étranglée, en se dressant d'un seul mouvement, frémissante, une flamme dans le regard.

— Je dis que votre fille n'est plus à Bourg la Reine.

La jeune femme fit entendre une sorte de rugissement de douleur, et, se tordant les bras :

— Ah ! le misérable ! s'écria-t-elle, il m'a pris mon enfant !

— Allons, allons, dit-il avec ce calme sang-froid qu'il savait conserver en toutes circonstances, n'exagérons rien et veuillez rester calme comme vous avez besoin de l'être. Il ne me plaisait pas que ma nièce fût à Bourg-la-Reine, je l'ai fait enlever la nuit dernière et l'ai placée ailleurs.

— Monsieur le baron, vous êtes un misérable !

— Oh ! des gros mots, de la violence, tout cela est bien inutile, je vous assure, et dans votre intérêt, Blanche, je vous conseille la modération.

— Vous voulez tuer mon enfant !

— Vous êtes folle ! fit-il en haussant les épaules.

— Où est ma fille, qu'avez-vous fait de ma fille ?

— Je l'ai confiée aux soins d'une brave femme auprès de laquelle elle n'aura pas à regretter sa nourrice. Soyez donc, de ce côté, sans aucune inquiétude. D'ailleurs, d'ici à peu de temps je vous la rendrai, si vous êtes sage et si vous acceptez les conditions qu'il me plaira de vous imposer.

— Mon Dieu, mais que me voulez-vous ? Qu'exigez-vous donc de moi ?

— Je vous le dirai... dans deux ou trois jours, quand vous serez mieux qu'aujourd'hui, en état de m'écouter et de me comprendre.

Mme de Mégrigny laissa échapper un sourd gémissement, retomba sur le canapé comme une masse, et resta immobile, hébétée, les yeux grands ouverts, fixés sur son frère.

— Je vous le répète, Blanche, reprit le terrible baron, soyez sans inquiétude au sujet de votre enfant. Avant que la nourrice ne vous fasse connaître ce qui s'est passé la nuit dernière, j'ai tenu à vous le dire, moi, afin que vous ne soyez pas effrayée comme vous auriez pu l'être, personne mieux que moi ne pouvant vous rassurer sur le sort de votre fille. Je vous dis donc encore qu'elle sera l'objet des plus grands soins et que, si nous nous entendons, comme je l'espère, je vous la rendrai en parfaite santé.

Mais écoutez-moi, Blanche, écoutez-moi bien : il est de votre intérêt et de celui de votre enfant de garder le plus absolu silence : si, mal conseillée, vous instruisiez la justice, si un scandale éclatait, si, enfin, vous entrepreniez quoi que ce soit contre moi, je vous en prévient, vous ne reverriez plus votre fille, elle serait à jamais perdue pour vous.

— Oh ! oh ! oh ! fit la jeune femme d'une voix rauque.

— Vous voilà prévenue, continua le baron, si vous ne teniez pas compte de mes paroles, vous savez ce qui arriverait.

— Vous tueriez mon enfant ! s'écria-t-elle éperdue.

— Non, je le laisserais vivre ; mais il disparaîtrait ; il serait un de ces enfants inconnus, sans père ni mère, jetés dans la rue, contre une borne, et que recueille la charité publique.

La malheureuse jeune femme laissa tomber sa tête dans ses mains et se prit à sangloter.

Après un moment de silence, le baron reprit :

— J'ai encore à vous dire ceci : c'est que, dans le cas où il vous plairait de me dénoncer à la justice, je n'aurais rien à craindre ; il serait impossible de fournir des preuves que c'est moi, Raoul de Simiane, qui ai fait enlever votre fille. Les hommes dont je me suis servi sont insaisissables et à l'abri de toutes les recherches de la police. Et vous comprenez bien, n'est-ce pas, que ce que je viens de dire devant vous, je le nierais devant un juge d'instruction ?

— Oh ! je sais bien que vous êtes sans crainte, que rien ne vous arrête, que vous ne reculez devant rien.

— Oui, devant rien ; ce qui se met en travers de mon chemin, je le brise !

— Vous brisez les autres, monsieur le baron ; mais, à votre tour, vous serez brisé.

— Par qui ?

— Ah ! je ne le sais pas... Mais il y a un Dieu !

Le baron se mit à rire et répliqua :

— En attendant qu'il se manifeste, en me frappant de ses foudres, ce Dieu dont vous me menacez, vous ferez bien de méditer mes paroles et d'en faire votre profit ; elles vous conseilleront le calme et la résignation.

De nouveau la jeune femme bondit sur ses jambes, le regard chargé d'éclairs.

— Calme ! s'écria-t-elle, il faut bien que je sois calme, puisque, malgré mon désespoir, malgré la terreur et l'horreur que vous m'inspirez, j'ai pu vous écouter et pendant si longtemps supporter votre odieuse présence.

Le baron se leva.

— S'il en est ainsi, madame, dit-il en s'inclinant, je me retire. J'aurai l'honneur de vous prier de m'accorder une nouvelle audience lundi ou mardi prochain.

Il lança à la jeune femme un regard de fauve courroucé, qui la traversa comme une pointe d'acier, et il sortit du salon ayant sur les lèvres une sourire méchant.

Blanche resta encore quelques instants debout, immobile, comme écrasée, puis retomba de nouveau sur le canapé en laissant échapper une plainte sourde.

— Que faire, mon Dieu, que faire ? s'écria-t-elle.

Hélas ! elle ne pouvait rien faire ; son indigne frère la tenait enchaînée par son amour maternel ; la malheureuse était complètement en la puissance du misérable baron.

La pauvre mère serrait nerveusement dans ses mains sa tête vide de pensées et qu'elle sentait prête à éclater. Elle gémissait, pleurait. Hélas ! elle ne pouvait que gémir et pleurer.

— Et c'est mon frère, cet homme est mon frère ! répétait-elle à chaque instant.

Quand, un peu après midi, on vint lui annoncer qu'elle était servie, elle répondit qu'elle n'avait pas faim, qu'elle ne mangerait pas et demanda comme une grâce qu'on voulût bien la laisser tranquille.

— Cependant, dit-elle, j'attends la nourrice de ma fille, aussitôt qu'elle arrivera, vous la ferez entrer dans ma chambre.

La jeune femme se leva et quitta le salon.

La femme de chambre avait remarqué que la figure de sa maîtresse était toute décomposée et qu'elle avait de grosses larmes dans les yeux.

— Il y a encore du nouveau, se dit-elle.

Et, vite, elle alla à l'office bavarder avec les autres domestiques.

La nourrice arriva à trois heures ; elle était dans un état pitoyable, pâle, tremblante et pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Elle demanda à voir immédiatement Mme de Mégrigny.

— Venez, lui dit Annette, madame vous attend.

— Elle m'attend, elle m'attend ! s'écria la nourrice.

Tout bas elle se disait :

— Mon Dieu, elle sait donc déjà. Mais qui donc peut l'avoir avertie ?

Elle fut introduite dans la chambre de Blanche.

— Ah ! madame, madame !

Elle s'arrêta, suffoquée par les sanglots qui se pressaient dans sa gorge.

— Asseyez-vous, lui dit la jeune femme, en lui indiquant un siège ; je sais ce que vous venez m'apprendre.

— Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! Madame, comment savez-vous déjà...

— Cela importe peu ; je sais que des hommes ont pénétré chez vous la nuit dernière et ont enlevé mon enfant. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ? Je vous attendais avec une impatience que vous devez comprendre.

La nourrice expliqua la cause de son retard. Elle avait attendu et espéré la visite du jeune monsieur qui s'intéressait à la petite Henriette.

—Il ne sait rien encore, lui, pensa Blanche.

Elle reprit à haute voix :

—Je désire savoir exactement ce qui s'est passé, dites-moi donc comment les misérables ont pu vous voler mon enfant.

La nourrice fit, en pleurant, le récit qui lui était demandé.

Elle dit comment, réveillée par un bruit dans l'escalier, elle s'était levée et avait ouvert la porte de sa chambre, croyant que la petite bonne se trouvait indisposée. Alors elle avait vu deux hommes ; l'un petit et maigre, l'autre grand, gros, paraissant très fort.

Elle ne les avait pas assez bien vus pour pouvoir les reconnaître, car, brusquement, ils s'étaient jetés sur elle, l'avaient bâillonnée, portée sur son lit, roulée dans un drap et liée avec des cordes qu'ils avaient dans leurs poches. Néanmoins elle put dire que l'homme grand, celui qu'elle avait le mieux vu parce que sa figure était éclairée par une bougie filée qu'il avait à la main, était fort laid ; qu'il avait la barbe et les cheveux très noirs et, dans le regard, quelque chose d'étrange qui avait encore augmenté son épouvante.

Quand elle eut tout dit, tout ce qu'elle pouvait dire, elle demanda pardon à Mme de Mégrigny. Elle regrettait de n'avoir pu se faire tuer par les deux bandits, en défendant sa chère petite.

Elle se mettait à la disposition de sa bonne maîtresse et était prête à faire tout ce qu'elle lui ordonnerait.

—Vous n'avez rien à faire, du moins quant à présent, répondit la jeune femme ; vous allez retourner à Bourg-la-Reine où vous attendrez que je vous appelle, si j'ai besoin de vous. Ce que je vous recommande, surtout, c'est de ne parler à qui que ce soit de l'enlèvement de mon enfant ; j'exige de vous, nourrice, et de votre jeune fille, que vous gardiez le silence le plus absolu sur ce nouveau malheur qui m'arrive.

—Oui, madame, nous nous tairons, je vous le promets ; mais vous allez faire quelque chose pour retrouver notre chérie ?

La jeune mère soupira et sa douce physionomie prit une expression de douleur aiguë.

—J'espère que, bientôt, ma fille me sera rendue, dit-elle.

Et se parlant à elle-même, elle ajouta :

—Mais à quel prix, mon Dieu !

Pendant que Mme de Mégrigny et la nourrice étaient ensemble, les commentaires, les suppositions allaient leur train à l'office.

On avait vu la nourrice et facilement deviné à son agitation, à son air lugubre, qu'elle venait annoncer quelque malheur à Mme de Mégrigny.

Qu'est-ce que cela pouvait être ?

On finit par admettre que la petite fille, atteinte subitement d'une maladie grave, était en danger de mort. Et l'on disait, non sans une pointe d'odieuse méchanceté :

—Serait-ce pour cela que madame a fait emporter secrètement l'enfant de l'hôtel ? Est-ce que, gênée par sa fille, elle aurait conçu le projet de s'en débarrasser tout à fait ?

—Julie, dit Aurélie à la Chiffonne, huit heures vont sonner, il faut t'habiller pendant que je vais arranger dans le carton les douze fonds de chapeaux que nous a commandés Mme Pinguet et que je lui ai promis pour aujourd'hui samedi avant midi.

—Tu sais bien que je ne suis jamais longue à ma toilette, en moins de cinq minutes je serai prête.

—J'espère que Mme Pinguet sera encore contente aujourd'hui, c'est de l'ouvrage soigné que tu vas lui porter.

—Elle ne fait jamais une observation désagréable.

—Elle nous a prises en amitié, toi surtout, et elle ne voudrait pas nous faire de la peine. Par exemple, nous faisons tout ce que nous pouvons pour la contenter.

—Aussi est-elle contente de ses clientes également.

—Mme Pinguet nous fait et nous fera gagner beaucoup ; elle nous paye le double de ce qu'on nous paye au magasin.

—C'est vrai.

—Et nous ne sommes pas allées lui offrir notre ouvrage, c'est elle qui est venue nous prier de travailler pour elle.

—Elle voulait avoir nos passementeries de première main.

—Elle voulait... elle voulait faire quelque chose pour toi, Julie, sur la recommandation de cette dame qui te connaît et te porte un véritable intérêt. Est-ce qu'il y a longtemps que tu la connais, cette dame ?

—Depuis plusieurs années, répondit la Chiffonne, devenant très rouge.

—Tu m'as dit qu'on l'appelait la Dame en noir.

—Eh bien, oui, la Dame en noir.

—Mais elle a un autre nom.

—On ne la connaît pas sous un autre nom.

—Elle demeure à Paris ?

—Je ne sais pas.

—Ah !

Aurélie, toujours aussi discrète, dès qu'elle voyait son amie peu disposée à lui répondre, mit fin à ses questions et la Chiffonne passa dans sa chambre pour achever de s'habiller.

.....
Ce jour-là, Mme Clavière était venue à Paris, appelée par Me Mabillon, pour donner plusieurs signatures dont le notaire avait besoin.

Nous savons que Me Mabillon avait accepté la gérance de la fortune de la veuve d'André Clavière.

La jeune femme était arrivée à l'étude de très bonne heure puisque, après avoir causé assez longuement avec le notaire, elle était à neuf heures et demie rue de la Chaussée-d'Antin, chez son amie Charlotte.

Elle n'était pas venue avec sa voiture, mais son cocher devait venir la prendre à Boulogne à six heures.

En effet, quand elle eut dit à Charlotte qu'elle venait pour déjeuner avec elle et son mari, la modiste témoigna sa joie par des exclamations joyeuses.

—Ma chère Marie, dit-elle, ce sera la troisième fois que nous aurons la joie de t'avoir à notre table depuis que tu nous as mis sur le chemin de la fortune.

La bonne Charlotte était si heureuse qu'elle en pleurait.

Elle fit entrer son amie et bienfaitrice dans l'arrière-boutique dont elle avait fait une sorte de salon fort élégant où elle recevait ses clientes, qui, pour la plupart, appartenaient au meilleur monde.

De l'arrière-boutique, séparée du magasin par une cloison et une porte vitrée, on pouvait voir tout ce qui se passait dans le magasin et même dans la rue.

Mme Clavière venait seulement de s'asseoir quand la porte du magasin s'ouvrit.

—C'est ta protégée, dit Charlotte, qui m'apporte une commande que je lui ai faite lundi dernier.

—Pauvre fille ! Es-tu contente de son travail et de celui de son amie ?

—Enchantée ; ces dames m'en font beaucoup de compliments. Si cela ne te déplaît pas, Marie, je vais la faire venir ici.

—Mais au contraire, Charlotte, tu me feras plaisir.

Mme Pinguet ouvrit la porte et dit à la Chiffonne, qui avait déjà ouvert sa boîte :

—Mademoiselle Julie, venez, je vous prie.

La Chiffonne, ayant son carton dans les bras, pénétra dans l'arrière-boutique où elle n'avait pas encore été admise.

A la vue de la mère du petit André, elle laissa échapper un cri de surprise et de joie, posa vivement son carton sur une table et voulut s'agenouiller devant la Dame en noir. Mais celle-ci, qui s'était levée, l'en empêcha.

—Julie Verrier, dit-elle, asseyez-vous et dites-moi si, maintenant, vous êtes plus heureuse.

—Ah ! madame, grâce à vos bonnes paroles, au pardon que vous m'avez accordé, à ces baisers que vous m'avez permis de mettre sur les joues de votre cher fils, j'ai été transformée et

une force extraordinaire est entrée en moi. Dès le jour même je me suis séparé du misérable.

— Une rupture complète ?

— Oui, madame ; et, je le jure bien, je ne le reverrai de ma vie.

A ce moment, les yeux de la Chiffonne se portèrent du côté de la rue, resta un instant les yeux fixes, puis tressaillit violemment.

— Oh ! fit-elle en pâissant.

— Qu'avez-vous ? demanda Mme Clavière surprise et inquiète.

— Regardez, madame, sur le trottoir, de l'autre côté de la rue.

— Eh bien ?

— Il y a un homme.

— Oui, un homme d'âge, un vieillard à cheveux blancs.

— C'est lui, madame, c'est lui !

— Qui, lui ?

— Joseph Gallot, je le reconnais.

A leur tour, Mme Clavière et Charlotte tressaillirent.

— Mon Dieu, continua la Chiffonne, il m'a suivie, il m'a vue entrer ici, il m'attend ; mais que me veut-il donc ?

— Allons, ma pauvre fille, calmez-vous, remettez-vous, vous êtes hallucinée, dit Mme Clavière, je connais aussi Joseph Gallot, moi, et il ne ressemble nullement à cet homme qui a la barbe grise et des cheveux blancs ; et puis Joseph Gallot est borgne et cet individu a ses deux yeux.

— C'est vrai, madame, c'est vrai ; mais c'est Joseph, j'en suis sûre ; je le reconnais à son allure, à ses mouvements, à l'expression dure de sa physionomie et plus encore à l'effroi que je sens en moi.

L'homme de la rue ayant fait quelques pas n'était plus en vue.

— D'ailleurs, reprit la Chiffonne, je sais que pour ne pas être reconnu il se sert de déguisements. Bien sûr, madame, ses cheveux et sa barbe sont teints et il s'est fait poser un œil artificiel.

Après s'être éloigné d'une trentaine de pas, l'homme traversa la rue et vint s'arrêter devant la vitrine du magasin, ayant l'air d'examiner les chapeaux.

Autant que cela leur fut possible, Mme Clavière et Charlotte braquèrent leurs yeux sur le personnage, puis, en même temps, s'écrièrent :

— C'est lui !

VI

LA CHIFFONNE JOUE UN NOUVEAU RÔLE

Mme de Mégrigny avait passé dans les larmes la fin de la journée du vendredi. La nuit fut affreuse. Bien qu'elle se fût couchée à une heure avancée, elle ne put trouver un instant de sommeil. Continuellement elle répétait :

— Il faut que je voie Henri, il le faut ; ce qu'il me conseillera de faire, je le ferai.

Elle se leva à sept heures, s'habilla très simplement, comme une petite bourgeoise, et à neuf heures moins quelques minutes elle sortit, ayant le visage couvert d'un voile épais.

Elle avait à faire un assez long trajet pour ses pieds peu habitués à la marche ; cependant elle ne songea pas à prendre une voiture. Que lui importait qu'elle fût espionnée ? Elle n'avait plus à se cacher.

Elle arriva rue de la Chaussée-d'Antin par la rue de Provence.

Soudain, dans un homme qu'elle vit d'abord marcher lentement sur le trottoir, comme un promeneur peu pressé, puis s'arrêter devant le magasin de modes de la maison où demeurait M. de Bierle, elle reconnut l'individu qu'elle avait rencontré à peu de distance de l'hôtel de Mégrigny le matin du jour où elle était allée voir sa fille à Bourg-la-Reine.

Cette seconde rencontre lui fit éprouver la même sensation désagréable, indéfinissable.

Instinctivement, elle s'effaça dans l'angle d'un pilastre de porte-cochère. Elle tremblait comme si elle avait eu la fièvre.

— Cet homme est un espion de mon frère, se dit-elle ; c'est ce misérable qui m'a suivie l'autre jour et a ainsi découvert où était ma fille. Que fait-il là aujourd'hui ?

Une subite clarté l'éclaira.

— Ah ! je comprends : maintenant, c'est M. de Bierle qu'il espionne.

Elle ne se trompait pas. Mais, comme nous allons le voir bientôt, ce fut un bonheur pour elle de reconnaître le misérable.

Peut-être l'ancien serrurier aimait-il à se donner l'aspect d'un vieillard ; dans tous les cas, en se déguisant ainsi le matin, il ne se doutait guère du mauvais service qu'il allait rendre à M. le baron, son maître.

Cependant Mme de Mégrigny vit l'espion s'éloigner et descendre la rue dans la direction du nouvel Opéra alors en construction.

Vivement, la jeune femme sortit de sa cachette. Mais comme elle arrivait devant le magasin de modes, elle vit l'homme se retourner brusquement et revenir sur ses pas.

Craignant à son tour d'être reconnue, ne sachant plus ce qu'elle faisait, perdant la tête, elle ouvrit la porte du magasin et se précipita à l'intérieur, affolée.

— Cachez-moi, vite, cachez-moi ! dit-elle à la demoiselle de magasin qui s'avançait vers elle.

La demoiselle n'eut pas le temps de prononcer une parole.

Mme de Mégrigny avait vu la porte de l'arrière-boutique ; elle s'élança de ce côté, ouvrit, entra et se trouva en présence des trois femmes stupéfaites.

— Je vous demande pardon, mesdames, dit-elle, oh ! oui, pardonnez-moi ; je suis très effrayé et, vous le voyez, je suis toute tremblante.

— Que puis-je faire pour vous, madame ? demanda la modiste.

— Ce que vous pouvez faire... balbutia la jeune femme regardant de tous les côtés avec effarement.

Son regard rencontra celui de Mme Clavière.

— La Dame en noir ! exclama-t-elle.

Et, se rapprochant de Mme Clavière, elle lui saisit les deux mains.

— Qui êtes-vous, madame ? demanda Marie.

— Ah ! oui, vous ne me reconnaissez pas sous mon voile.

D'un mouvement brusque elle arracha le voile en disant :

— Je suis Mme de Mégrigny !

Mme Clavière éprouva un vif saisissement de surprise.

— Chère madame, dit elle, vous n'avez rien à craindre ici, rassurez-vous. Vous paraissez, en effet, très effrayée ; puis-je vous en demander la cause ?

— Un homme, dans la rue...

— Cet homme vous aurait-il insulté ?

— Non. Je ne crois pas qu'il m'ait vue ; dans tous les cas, grâce à mon voile, il n'a pu me reconnaître.

— Qu'est-ce donc que cet homme ?

— Un misérable, un vil espion !

— Oh ! fit Mme Clavière, échangeant un rapide regard avec Charlotte et la Chiffonne.

— Le voilà, le voilà, le voilà qui passe ! s'écria Mme de Mégrigny, en reculant jusqu'au fond de la pièce.

Les regards se tournèrent du côté de la rue.

L'ancien serrurier passait, en effet, devant le magasin.

— Je me trompais tout à l'heure, dit tout haut la Chiffonne, ce n'est pas à moi qu'il en veut.

— Ce serait donc, en ce cas, Mme de Mégrigny qu'il poursuit, dit Mme Clavière.

— Je ne le pense pas, répondit Blanche ; moi, il m'a suivie, espionnée il y a quelques jours ; aujourd'hui, j'en suis sûre, c'est un jeune homme qui reste dans cette maison qu'il est chargé d'espionner.

— Comment se nomme ce jeune homme ? demanda Charlotte.

— Henri de Bierle, répondit Mme de Mégrigny, dont le visage pâle se couvrit d'une légère couche de carmin.

— Je connais très bien M. de Bierle ; nous causons quelquefois ensemble ; s'il est chez lui en ce moment, je vais le prévenir qu'il ait à se défier de ce misérable.

Sur ces mots, Mme Pinguet s'élança dans l'escalier en colimaçon qui conduisait à son atelier, à l'entresol.

Mme Clavière avait remarqué la rougeur subite de Mme de Mégrigny et deviné, aussitôt, une partie de la vérité.

A son tour, elle prit une des mains de Blanche qu'elle serra doucement et lui dit :

— Voulez-vous me dire ce que vous avez à redouter de cet homme que vous appelez un espion ?

— Tout, madame, tout !

— Il vous a suivie, espionnée dernièrement, pourquoi ?

— Pour savoir où j'avais placé, je puis même dire caché mon enfant, dont j'avais cru devoir me séparer.

— Ah ! Et qu'est-il arrivé ?

— Ce qui est arrivé, répondit Blanche en pleurant, on m'a pris, on m'a volé mon enfant !

— Oh ! fit Mme Clavière, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

La Chiffonne, les yeux étincelants, se rapprocha vivement.

— Madame, quand vous a-t-on volé votre enfant ? demanda-t-elle.

— L'avant-dernière nuit.

— C'est une petite fille, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il y a un monsieur, un baron mêlé dans l'affaire ?

— Oui, oui, mon frère ! Mais comment savez-vous ?..

— Répondre à votre question en ce moment serait trop long, plus tard...

Madame, continua la Chiffonne, s'adressant à la Dame en noir, c'est lui qui a fait le coup !

— Je le crois comme vous ; ah ! le misérable !

— Ils étaient deux hommes, dit Mme de Mégrigny, un de petite taille, l'autre grand, très fort, ayant la barbe et les cheveux noirs.

— C'est cela même, il avait teint ses cheveux et sa barbe.

Mme de Mégrigny sanglotait.

— Ne pleurez plus, madame, et soyez consolée ! s'écria la Chiffonne ; je sais où est votre petite fille et, pas plus tard que ce soir, je vous la rendrai.

— Que dites-vous ! exclama la pauvre mère éperdue.

— Je vous rendrai votre enfant !

— Et c'est vrai, vous ne me trompez pas ? Mais qui êtes-vous donc ?

Les yeux de la Chiffonne se remplirent de larmes. Regardant tristement la mère d'André, elle répondit :

— Je suis une ancienne voleuse d'enfant !

— Julie, Julie, dit Mme Clavière, pourquoi revenir ainsi sur les choses passées.

— Vous avez raison, madame, je ne dois pas être pour être pour moi plus terrible que vous-même. Ah ! Dieu me pardonne à son tour, puisqu'il se sert de moi pour sécher les larmes de cette pauvre mère après tant de douleurs que j'ai causées à une autre.

— Julie, reprit Mme Clavière, après un instant de silence, pouvez-vous nous dire ce que vous comptez faire ?

— Oui, certainement ; il le faut, du reste, car je vais avoir besoin d'une certaine somme d'argent, que je ne possède pas.

— Tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai, dit vivement Mme de Mégrigny.

— Madame, reprit la Chiffonne, votre petite fille est à Belleville ; elle a été confiée, hier matin, à une vieille femme appelée Topin, mais plus connue à Belleville, Mémilmontant, les Prés-Saint-Gervais et Romainville sous le nom de la Fauvette. Cette vieille, qui n'a pas moins de soixante-dix ans, a fait dans sa vie toutes sortes de vilains métiers ; elle a été marchande à la toilette et en même temps recduseuse ; aussi a-t-elle eu souvent maille à partir avec la justice.

— Oh ! E. c'est à une pauvre créature que l'on a confié mon enfant !

— Probablement, madame, parce que l'on n'a pas trouvé mieux.

Je connais la Fauvette et suis allée une fois dans la maison où elle demeure à Belleville, rue des Rigoles. Maintenant, voici ce que je ferai : J'irai la trouver et lui dirai de me rendre l'enfant.

— Le voudra-t-elle ?

— Oui, car je lui parlerai de la bonne manière, et rien qu'en la menaçant du commissaire de police...

— Si c'est possible, il faut éviter de faire intervenir la police.

— Je le comprends si bien, madame, que c'est pour cela que j'aurai besoin d'une certaine somme.

— J'ai quatre mille francs sur moi, tenez, les voici.

— C'est trop, madame, la moitié de cette somme sera suffisante : La Fauvette a reçu cinq cents francs pour garder la petite fille et on lui a promis de lui donner plus tard une pareille somme. Eh bien, quand je lui offrirai deux mille francs, elle s'empressera de me rendre l'enfant. Avec cette somme et les cinq cents francs qu'elle a déjà, elle pourra quitter l'espèce de galetas où elle habite et aller se loger ailleurs afin de ne pas avoir à redouter la colère de ceux qu'elle aura trahi.

Oh ! vous pouvez être tranquille, madame, bien tranquille, je réussirai.

— Que Dieu vous entende et soit avec vous !

— Quand j'aurai votre petite fille, madame, où devrai-je la conduire ?

— Oh ! pas à l'hôtel de Mégrigny, non, non, pas là ! Ni à Bourg-la-Reine, chez sa nourrice... Mon Dieu, où donc vais-je pouvoir placer ma chère petite ?

— Comment pouvez-vous être embarrassée, quand vous connaissez la maison de Boulogne ? dit doucement Mme Clavière.

— C'est vrai, c'est vrai ! Et vous pensez que la bonne mère Agathe acceptera mon enfant ?

— Avec joie, avec bonheur ; et si la mignonne a encore besoin des soins de sa nourrice, celle-ci sera également reçue à la Maison maternelle.

— Mais c'est donc la Providence qui m'a conduite ici !

A ce moment Mme Pinguet reparut, rentrant par la porte du magasin.

Mme de Mégrigny l'interrogea avidement du regard.

— M. de Bierle n'est pas chez lui, dit Charlotte ; c'est Mme Gallois, sa femme de ménage qui m'a ouvert. J'ai trouvé la brave femme tout en larmes et c'est un peu à cause de cela que je suis restée plus longtemps que je ne l'aurais voulu.

Il paraît qu'une chose très malheureuse est arrivée à M. de Bierle.

— M. Henri, m'a dit Mme Gallois, est sorti ce matin de très bonne heure pour aller aux environs de Paris où il y avait quelqu'un à voir.

Il ne savait rien encore, dit Mme de Mégrigny, il est allé à Bourg-la-Reine et la nourrice lui a tout appris.

Charlotte, étonnée, regarda tour-à-tour Mme de Mégrigny, son amie et la Chiffonne.

Continue, ma chère Charlotte, dit Mme Clavière, tout à l'heure nous t'expliquerons ce que tu ne comprends pas maintenant.

— Je disais donc, reprit la modiste, que M. de Bierle était allé voir quelqu'un aux environs de Paris. Il est rentré après neuf heures, pour prendre son courrier, et après avoir causé un instant avec la femme de ménage, il est de nouveau sorti.

— Vous seriez montée deux minutes plus tôt, vous l'auriez rencontré dans l'escalier, m'a dit Mme Gallois.

Mme de Mégrigny ne se trompait pas en disant que l'homme aux cheveux blancs espionnait M. de Bierle. Je viens de regarder de tous les côtés dans la rue, l'homme a disparu.

Faisant son métier d'espion, il s'est mis à suivre monsieur de Bierle.

Avec la permission de Mme de Mégrigny, Mme Clavière mit son amie au courant de la situation. Puis, s'adressant à la Chiffonne, elle reprit ✓

— Ce soir, avez-vous dit, vous vous ferez rendre la petite fille, mais en une pareille circonstance il vaut mieux agir plus tôt que plus tard, quand c'est possible. Est-ce que vous ne pouvez pas disposer de votre après-midi entière ?

— Si, madame ; mais il faut que je retourne à Saint-Mandé prévenir Aurélie, qui, sans cela, serait très inquiète.

— Écoutez, Julie, voici, je crois, ce que nous devons faire : on enverra un télégramme à votre amie pour qu'elle ne soit pas inquiète ; moi-même j'en ferai parvenir un à la mère Agathe pour la prévenir que j'arriverai tard à Boulogne.

Se tournant vers M^me de Mégrigny :

— Je pense, madame, que vous voudrez accompagner Mlle Julie à Belleville.

— Mademoiselle doit me rendre mon enfant ; je ne peux plus la quitter avant qu'elle l'ait mis dans mes bras.

— Eh bien, madame, j'irai à Belleville avec vous et Mlle Julie.

— Oh ! vous êtes bonne !

— Je connais la douleur que vous avez éprouvée et je compatis à toutes les souffrances. Donc, voilà déjà une chose décidée.

— Maintenant, où nous retrouverons-nous et à quelle heure ?

— Si vous êtes attendue, ne pouvez-vous pas envoyer aussi un télégramme ?

— Je ne suis pas attendue et n'ai personne à prévenir chez moi.

— En ce cas, ne nous quittons pas, nous déjeunerons ici. Tu entends, Charlotte, tu peux prévenir ta cuisinière.

— Et tout de suite, ma chère Marie, dit M^me Pinguet, qui remonta vite à l'entresol.

— Quand nous aurons déjeuné, reprit M^me Clavière, nous monterons dans une voiture de remise qu'on ira nous chercher et nous nous rendrons à Belleville. Nous ne vous accompagnerons pas, Julie, chez cette vieille femme que vous appelez la Fauvette. Pendant que vous irez prendre l'enfant, nous vous attendrons dans la voiture, madame et moi, au coin de la rue ou à un autre endroit que vous désignerez. Acceptez-vous ces arrangements ?

— Oui, oui, répondirent M^me de Mégrigny et la Chiffonne. Charlotte étant redescendue, M^me Clavière lui demanda si son mari était rentré.

— Oui, depuis un quart d'heure, répondit Charlotte ; s'il n'est pas venu ici, c'est qu'on lui a dit que tu étais en société.

— Tu le prieras d'aller porter nos dépêches au bureau télégraphique.

M^me Clavière se fit donner ce qu'il fallait pour écrire, rédigea son télégramme à la mère Agathe, puis celui de la Chiffonne à Aurélie, qu'elle signa : C. Pinguet, et qui était ainsi conçu :

“ Je garde votre amie Julie toute cette après-midi. ”

A son tour, M^me de Mégrigny prit la plume et traça les lignes suivantes :

“ Henri,

“ Ce matin encore j'étais dans le désespoir ; mais à l'heure où je vous écris je suis consolée. Je sais où est ma fille, dans quelques heures elle sera dans mes bras, je la presserai contre mon cœur. Je remercie Dieu qui a placé sa Providence entre mon frère et moi.

“ M^me Pinguet, qui vous remettra cette lettre, vous dira comment j'entre chez elle et ce qui s'y est passé.

“ BLANCHE. ”

.....
.....
A deux heures de l'après-midi, une voiture de remise attelée de deux forts chevaux, stationnait au bas de la rue des Rigoles, à Belleville.

La Dame en noir et M. de Mégrigny attendaient Blanche.

— Mon Dieu, si elle ne réussissait pas ! disait Blanche, dont le cœur battait à se rompre.

— N'ayez pas cette crainte, répondit M^me Clavière ; je connais Julie Verrier, du moment qu'elle vous a dit : je réussirai, c'est qu'elle avait la certitude de ne pas vous donner une fausse espérance.

— Je saurais m'acquitter envers elle, mais envers vous, madame, je ne le pourrai jamais. Ah ! croyez le bien, mon cœur vous gardera une éternelle reconnaissance.

— Me permettez-vous de vous parler en amie et de vous donner un conseil ?

— Ah ! vous me comblez, madame : Oui, oui, accordez-moi votre amitié, qui me sera si précieuse et si chère et conseillez-moi.

— Ce matin même on m'a parlé de votre frère.

— Qui donc peut s'occuper de ce misérable ?

— Mon frère, qui est en même temps un de mes meilleurs amis. Il sait que vous êtes une ancienne élève de la mère Agathe et qu'elle vous porte un vif intérêt.

— Si M^me de Mégrigny n'y prend garde, m'a-t-il dit, si, immédiatement elle ne retire pas à son frère les pouvoirs qu'elle lui a donnés, il la ruinera, elle et son enfant, il les mettra sur la paille.”

Non seulement ces paroles n'épurent point M^me de Mégrigny, elles parurent lui causer, au contraire, une satisfaction si vraie, que M^me Clavière la regarda avec un profond étonnement.

Blanche devina la pensée de sa nouvelle amie et un sourire intraduisible glissa ses lèvres.

— La grande fortune que m'a laissée M. de Mégrigny est un fardeau qu'il m'écrase, dit-elle ; ce que vous venez de m'apprendre ne me surprend pas beaucoup, je m'en doutais. Qu'il me ruine, qu'il me ruine donc ! C'est seulement quand je n'en aurai plus, cette fortune de M. de Mégrigny que je serai heureuse !

Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre, parce qu'il est des choses terribles que vous ignorez et que je n'ai pas encore osé révéler à la mère Agathe ; mais je vous les ferai connaître, ces terribles choses, et vous aurez pitié de moi et vous me donnerez les conseils dont j'ai tant besoin ; aujourd'hui même, ce soir, à vous et à l'excellente mère Agathe je ferai ma confession.

— Vous avez souffert, je le vois.

— Enormément souffert.

— Hélas ! il semble que la femme est faite pour connaître toutes les douleurs. Comme vous, madame de Mégrigny, j'ai eu déjà de bien mauvaises heures dans ma vie ; nous sommes sœurs par la souffrance.

Les deux jeunes veuves se tendirent la main.

— Mon Dieu, dit Blanche, il me semble que Mlle Julie est bien longtemps.

M^me Clavière avança la tête par un des carreaux baissés de la portière.

— La voici, dit-elle.

— Et ma fille !

— Votre fille est dans ses bras.

M^me de Mégrigny se précipita vers la portière en poussant un cri de joie.

— Allons, soyez calme, lui dit la Dame en noir, ne nous faisons pas remarquer.

Et vivement, elle ouvrit la portière.

La Chiffonne arrivait essoufflée, haletante, mais toute rayonnante.

— Maman, maman, maman ! s'écria la petite Henriette en reconnaissant sa mère.

Et des bras de la Chiffonne l'enfant passa dans ceux de sa mère, qui l'étreignit contre son cœur et couvrit son front, ses yeux et ses joues de baisers délirants.

La Chiffonne avait repris sa place dans la voiture qui partit à fond de train, emportée par le trot rapide des chevaux.

En route, à un endroit assez rapproché de la rue de la Chaussée-d'Antin, la voiture s'arrêta pour permettre à la Chiffonne de mettre pied à terre. Elle quittait là les deux jeunes femmes

et allait, avant de retourner à Saint-Mandé, annoncer à Mme Pinguet que l'enfant avait été rendu à sa mère.

La Chiffonne s'éloigna ayant au cœur la plus grande joie qu'elle eut jamais éprouvée. Mme de Mégrigny l'avait appelée son amie et l'avait embrassée !

La voiture filait maintenant comme un trait dans la direction de Boulogne.

VII

LA REVANCHE DE BLANCHE

Il était plus de dix heures lorsque Mme de Mégrigny rentra chez elle soulagée, reconfortée.

Elle avait confié ses douloureux secrets à ses deux amies, pleuré sur le sein de la bonne mère Agathe et promis de suivre les conseils que lui avait donnés la Dame en noir.

Pour les domestiques, leur maîtresse avait passé toute cette journée auprès de sa petite fille qui, décidément, devait être atteinte d'une maladie grave.

Cependant, le dimanche et le lundi ils remarquèrent qu'il s'était produit chez Mme de Mégrigny un changement notable. D'abord elle n'était plus aussi triste que d'ordinaire ; elle allait, venait, donnait des ordres, s'occupait de tout et avait un air méditatif et grave qui contrastait singulièrement avec son état permanent d'apathie.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Il y a encore du nouveau, se disaient les domestiques.

— Mais quoi ?

Le mardi matin Blanche se leva à son heure habituelle et s'habilla avec une certaine recherche.

— Est-ce que madame sort aujourd'hui ? lui demanda Annette, comme elle passait dans son boudoir.

— Non, répondit-elle d'un ton bref.

Dans le boudoir, elle se plaça devant une glace et constata qu'elle avait les yeux brillants, la figure parfaitement reposée.

— Il m'a dit qu'il viendrait lundi ou mardi, murmura-t-elle ; je ne l'ai pas vu hier, il va venir aujourd'hui ; attendons-le.

Au bout d'un instant elle s'adressa cette question :

— Sait-il que je lui ai repris ma fille ? Après tout, que m'importe ?

Elle prit dans un chiffonnier une tapisserie à laquelle elle travaillait, et s'assit sur le canapé.

À dix heures, elle entendit une voiture entrer dans la cour de l'hôtel.

— C'est lui, murmura-t-elle.

C'était de Simiane, en effet, car un instant après Annette vint demander à sa maîtresse si elle voulait bien recevoir M. le baron.

— Oui, il peut venir, répondit-elle.

Le baron entra dans le boudoir, d'un air dégagé, le sourire sur les lèvres, le regard interrogateur.

— Il ne sait rien, se dit la jeune femme.

— Bonjour, Blanche, dit Raoul, comment allez-vous ce matin ?

— Assez bien.

— Vraiment, vous avez une mine superbe ; je vois que je n'ai pas perdu mon temps en vous conseillant la résignation. Vendredi, je vous ai annoncé la visite que je vous fais aujourd'hui.

— Je vous attendais.

— Serait-ce pour moi que vous vous êtes mise dans cette ravissante toilette ? fit-il en s'asseyant.

— N'ai-je pas le droit d'être un peu coquette pour moi-même ?

— Cela ne vous est pas défendu, mais...

— Achevez.

— Une femme jeune et jolie, comme vous, Blanche, n'est jamais coquette que pour un homme.

La jeune femme lui lança un regard glacial.

— Voulez-vous, Blanche, que nous parlions de votre fille ?

— Oui. Donnez-moi de ses nouvelles.

— Elle est bien, très bien.

— Merci.

Le baron se sentait un peu démonté par la tranquillité de sa sœur qu'il trouvait étonnante.

— En vérité, dit-il, je suis ravi de vous voir aussi parfaitement calme, ce que je n'osais pas espérer après notre dernier entretien ; mais vous avez réfléchi, et je constate avec satisfaction l'heureux résultat de vos réflexions. Nous allons donc pouvoir causer tranquillement et nous arriverons, je pense, à nous entendre. Blanche, je vous ai dit que je vous rendrais votre fille.

— Oui, si j'acceptais certaines conditions que vous croyez avoir le droit de m'imposer. Faites-moi donc connaître ces conditions, monsieur le baron.

Et, jetant de côté sa tapisserie, elle ajouta :

— Je vous écoute.

— Il ne me plaît pas, vous entendez ? Il ne me plaît pas que vous ayez M. de Bierle pour amant.

La jeune femme pâlit et un éclair s'alluma dans son regard. Cependant, elle sut se contenir.

— S'il ne vous plaît pas que M. de Bierle soit mon amant, répliqua-t-elle avec calme, je l'épouserai et il sera mon mari.

— Lui, votre mari ! s'écria le baron blême de fureur, lui, cet homme qui est mon mortel ennemi, que je hais, j'aimerais mieux...

— Faire quoi ?

Ne trouvant rien à répondre, Raoul se mordit les lèvres.

— Répondez, monsieur le baron, répondez donc !

— Blanche, prenez garde, vous oubliez que je tiens votre fille.

— Je comprends votre menace : elle signifie que, dans votre rage insensée, vous seriez capable de tuer mon enfant !

— Non, mais de le faire disparaître pour toujours.

— Et si vous faisiez cela, si vous commettiez ce nouveau crime, vous croyez que je ne crierais pas vengeance ?

— Blanche, je n'ai rien à craindre de vous et vous avez tout à redouter de moi ; je vous tiens enchaînée par votre fille, et vous ferez ce que je vous ordonnerai de faire... Oh ! je sais bien que vous avez l'intention d'épouser M. de Bierle, qui voit en vous, avant tout, une riche héritière ; mais je ne veux pas de ce mariage, il ne se fera jamais. J'exige, Blanche, j'exige que vous cessiez vos relations avec cet homme, s'il ne me convient pas que ma sœur épouse M. de Bierle, il ne me convient pas davantage qu'elle l'ait pour fiancé.

— Vous n'avez pas toujours dit cela, riposta la jeune femme, gardant toujours son sang froid ; après m'avoir violemment séparée de M. de Bierle, pour me jeter comme un appât dans les bras de M. de Mégrigny, s'il est devenu mon fiancé, c'est que vous l'avez voulu ;

— C'est faux ! se récria le baron, je ne suis pour rien dans cette affaire.

— Ne vous donnez donc plus la peine de mentir avec moi, monsieur, puisque c'est inutile.

— Pour vous tranquilliser, il fallait que j'eusse un enfant ; et vous fûtes content, heureux ; dès lors, M. de Mégrigny pouvait mourir ; mais comme il vous gênait et paraissait vouloir vivre un certain nombre d'années encore, toujours ayant Antoinette pour complice, vous l'avez empoisonné.

— De mieux en mieux, vous passez d'une absurdité à une autre. En vérité, vous êtes folle ! et si vous alliez raconter cela à d'autres, ils jugerait qu'il n'est que temps de vous enfermer dans une maison d'aliénés. Voyons, qui tire profit de la mort de M. de Mégrigny ? N'est-ce pas votre fille et vous qui êtes ses héritières ?

— Oui, de fait et d'après la loi ; mais, en réalité, c'est vous qui possédez la fortune de M. de Mégrigny.

— Vous m'avez chargé de m'occuper de vos affaires.

— Vous y teniez tellement. Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai appris dernièrement ? Eh bien, c'est parce que M. de Mégrigny allait révoquer le mandat qu'il vous avait confié, que vous l'avez empoisonné.

Le baron se dressa debout, effrayant de pâleur.

—Blanche, s'écria-t-il d'une voix frémissante, je vous défends de m'accuser encore d'un crime qui n'existe que dans votre imagination.

—Monsieur le baron, répliqua-t-elle avec son calme imperturbable, j'ai conservé le dernier bouquet de violettes sur lequel a été versé le subtil poison ; il pourrait être encore, je pense, soumis à l'analyse d'un chimiste expert. Mais si je ne vous ai pas dénoncé à la justice tout de suite après la mort de M. de M. de Mégrigny, c'est que vous étiez mon frère et, malheureusement pour moi, vous êtes toujours mon frère. Ah ! vous savez bien que je ne veux pas, que je ne peux pas vous livrer à la justice !

Un afflux de sang monta subitement au cerveau du baron et, tout étourdi, chancelant, il se promena à grands pas dans le salon, dénouant sa cravate, déboutonnant son gilet et sa chemise afin de pouvoir respirer plus librement, à pleins poumons.

Quand il se fut remis et qu'il eut repris sa place en face de sa sœur, celle-ci lui dit :

—Je vais vous répéter les paroles que vous m'adressiez vendredi matin : Soyez calme, monsieur le baron, comme vous avez besoin de l'être, et modérez-vous. Maintenant vous plaitez de reprendre notre conversation ?

—Parlez donc, répondit-il sourdement.

—Vous êtes venu ici aujourd'hui pour me dire à quelles conditions vous consentiriez à me rendre ma fille.

—Ces conditions, je vous les ai fait connaître.

—Elles sont dures.

—Je n'y changerai rien.

—Cependant...

—Rien, rien, vous dis-je.

—Vous prétendiez tout à l'heure que j'avais l'intention d'épouser M. de Bierle ; vous vous trompiez : ni lui ni moi n'avons cette intention.

—Votre enfant est la fille de M. de Mégrigny, et j'exige que vous rompiez d'une façon absolue avec M. de Bierle. Vous allez lui écrire, à l'instant même, sous mes yeux, une lettre que je vais vous dicter, et où vous lui direz nettement, brutalement même, qu'entre vous et lui toutes relations sont rompues.

—Non, je ne peux pas écrire une pareille lettre, attendu qu'entre M. de Bierle et moi il existe des attaches que ni vous, ni aucune puissance au monde ne peut briser.

Les traits du baron se convulsèrent horriblement et son regard prit une expression féroce. Malheureuse, s'écria-t-il vous osez me braver ! Tremblez pour votre fille !

La jeune femme haussa les épaules avec ironie, puis se mit à rire.

Le baron la regardait stupéfait, tout décontenancé.

—Monsieur le baron, reprit Blanche, vous ne me tenez plus enchaînée par mon enfant, ma petite Henriette n'a plus rien à redouter de vous. Allez à Belleville, rue des Rigoles, et si vous y rencontrez une vieille femme appelée Topin, qu'on a surnommée la Fauvette, elle vous dira que la petite fille volée à Bourg-la-Reine a été rendue à sa mère. Et elle ne mentira pas, cette femme : je vous ai repris ma fille, et cette fois, placée en lieu sûr, elle est hors de vos atteintes.

De pâle et violace qu'il était, le visage du baron devint verdâtre.

Après un silence, Mme de Mégrigny reprit :

—Vous êtes mon frère, monsieur le baron, et vous avez odieusement abusé de l'autorité que cette qualité de frère vous donnait sur moi. Ah ! dans ces derniers temps, j'ai appris bien des choses ! Je sais maintenant que ma pauvre mère est morte des chagrins que vous lui avez causés, que notre sœur Edmée a été victime de votre indigne conduite.

Ce n'était pas assez pour vous, il fallait que je fusse aussi votre victime. Mais assez longtemps j'ai été courbée, écrasée sous votre volonté ; il y a un terme à l'oppression, je suis lasse de souffrir ; je reprends possession de moi-même, je me redresse ; l'opprimée devient une révoltée.

Beaucoup de gens disent que le baron de Simiane est rené en lui-même, que, regrettant amèrement les excès, les folies de sa jeunesse, il a fait amende honorable, et que, maintenant, sa conduite est aussi édifiante qu'elle était autrefois scandaleuse.

Ah ! comme ils se trompent ceux qui disent et croient cela ! Le baron de Simiane n'a point changé ; il est toujours un misérable, un infâme ! Il n'était autrefois qu'un viveur, un débauché, aujourd'hui c'est un criminel, qui cache son effrayante perversité sous le masque de l'hypocrisie.

Le baron se redressa brusquement, le rictus grimaçant, et, d'une voix sourde, il répliqua :

—C'est M. de Bierle, sans doute, qui vous a appris à faire ainsi mon panégyrique ?

—M. de Bierle ne me parle jamais de vous, riposta la jeune femme ; il ne fait pas au baron de Simiane l'honneur de s'occuper de lui.

—J'ai écouté toutes vos injures avec une patience que je croyais ne pas avoir ; allez-vous me dire, enfin, où vous voulez en venir ?

—Oui, et tout de suite. Vous laissez M. de Bierle, et cela uniquement parce que vous craignez qu'il ne devienne mon mari ; c'est que, en effet, si j'épousais M. de Bierle, il n'y aurait plus aucune raison pour vous laisser la gérance de la fortune de M. de Mégrigny. Cependant, il n'est pas nécessaire que j'épouse M. de Bierle pour que le mandat que je vous ai confié vous soit retiré, je puis faire cela aujourd'hui même et charger une autre personne du soin de mes intérêts.

Le baron écoutait halotant, en proie à une anxiété visible.

—Eh bien, continua Mme de Mégrigny, rassurez-vous, vous êtes mon mandataire, vous resterez mon mandataire ; je vous laisse mes pouvoirs, tels que vous les avez, et je vous prie de vouloir bien me continuer vos bons services.

Le baron regarda fixement sa sœur, comprit qu'elle était sincère et respira plus à l'aise.

—Je vous laisse mes pouvoirs, poursuivit la jeune femme, et je vous promets, je vous jure de ne vous les retirer jamais ; vous les garderez donc aussi longtemps qu'il vous plaira. Toutefois, j'y mets une condition.

—Ah ! il y a une condition ?

—Tout à l'heure vous aviez bien la prétention de vouloir m'imposer les vôtres !

—Quelle est cette condition ?

—Il me faut demain, pas plus tard que demain, vous entendez, monsieur le baron ? il me faut un million.

—Un million ! exclama Raoul.

—Oui, un million.

—Mais que voulez-vous faire d'un pareille somme ?

—Je n'ai pas à vous le dire, qu'il vous suffise de savoir que j'en saurai faire un emploi convenable...

—Blanche, je ne peux pas...

—Il faudra pouvoir, dit sèchement Mme de Mégrigny. Demain, à deux heures, un notaire se présentera chez vous porteur d'un mot de moi, et c'est à ce notaire que vous remettrez le million en billets de la banque de France et en titres de rente sur l'Etat au cours du jour.

—Blanche, attendez quelques jours, jusqu'à la fin du mois.

—Non, demain.

—Et si je ne peux pas demain ?

—Le notaire viendra immédiatement me trouver, ayant toute préparée, la révocation de votre mandat que je n'aurai qu'à signer et qui vous sera signifiée le soir même par ministère d'huissier.

Le baron se courba sous la terrible menace. Il ne savait plus que dire ; il était consterné, écrasé.

Certes, Mme de Mégrigny venait de prendre vigoureusement sa revanche.

—Maintenant, monsieur le baron, dit-elle en se levant, nous n'avons plus rien à nous dire, vous pouvez vous retirer et aller à vos occupations. N'oubliez pas, demain à deux heures.

Raoul sortit piteusement du salon. Mais, intérieurement, il rugissait.

—Oh ! je me vengerai, je me vengerai ! se disait-il.

Pareil au tigre bléssé, il lui fallait maintenant trouver le moyen d'assouvir sa rage.

Il lui fallait aussi, sous la menace de la révocation de son mandat, trouver dans la journée ce million que sa sœur réclamait impérieusement.

Le lendemain, à deux heures, quand le notaire, — un ami de Me. Mabilion — se présenta à l'hôtel de Simiane, le baron l'attendait. Le million était là, on titres de rentes sur l'Etat et en billets de la banque de France, comme l'avait demandé Mme de Mégrigny.

Très gravement et très scrupuleusement, le notaire compta les billets, fit le compte des titres au cours de la bourse, donna un reçu signé de lui et de Blanche de Simiane, et emporta le million qu'il alla immédiatement déposer à la banque de France au nom de Mme veuve de Mégrigny, née de Simiane.

Le soir, à la nuit tombante, l'ancien serrurier, sans déguisement et n'ayant pas son œil de verre, arrivait à l'hôtel de Simiane. Le matin, à la première distribution, il avait reçu un billet du baron, signé du Pharmacien, qui lui disait :

« Venez ce soir entre huit et neuf heures, j'ai à causer avec vous. »

Le borgne se rendait à l'appel de son complice. Du reste, il avait à faire au baron son rapport d'espion au sujet de Henri de Bierle.

De Simiane était de mauvaise humeur, car il lui semblait que, maintenant, tout allait se tourner contre lui. Il apostropha Gallot assez brutalement.

—Ah ! vous voilà l'homme toujours sûr de lui et des coquins qu'il connaît ! Êtes-vous retourné à Belleville pour voir votre amie la Fauvette ?

—Non, Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

—Pourquoi ? Parce que la vieille coquine n'a plus l'enfant.

—Qu'est ce qu'elle en a fait ?

—Elle l'a remise à une personne qui est allée la lui réclamer.

—Quelle personne ?

—Je ne sais pas ; vous pouvez mieux que moi expliquer le fait.

—Mais je ne sais pas non plus, je ne comprends rien à cela.

—Que vous compreniez ou non, ce qui est certain, c'est que la petite a été rendue à sa mère.

—Mille tonnerres !

—Et que votre vieille femme vous a joué un tour de sa façon.

—Ah ! la taupe ! elle ne l'emportera pas en terre, celle-là ; j'irai à Belleville cette nuit et je l'étranglerai, la vieille chouette.

—Laissez tranquille cette vieille coquine.

—Non, non, si je ne lui tords pas le cou, je lui crèverai la peau du ventre.

—Plus tard, alors, plus tard, quand vous aurez fait une besogne plus pressée.

—De quoi s'agit-il ?

—Vous vous rappelez toutes nos conventions ?

—Parfaitement.

—Il a été dit que vous ne reculerez devant rien.

—Ca été dit.

—Que quoi que je vous demanderais, vous le feriez.

—Après, monsieur le baron, après ?

—Je vous ai parlé d'un homme qu'il y aurait nécessité, peut-être, à faire disparaître.

—Eh bien ?

Le regard du baron s'éclaira d'une lueur sinistre.

—Eh bien, cet homme me gêne et peut me nuire, il doit mourir !

—Ah ! nous arrivons au grand coup.

—Qui sera le dernier : car une fois débarrassé de mon ennemi, n'ayant plus à vous occuper, il ne me restera plus qu'à m'acquitter envers vous.

—C'est à dire à me compter cent mille francs.

—Comme c'est convenu.

—Combien monsieur le baron me donnera-t-il avant que je fasse le coup ?

—Avant ? pourquoi avant ? Douteriez-vous de ma parole ?

—Oh ! en aucune façon, et pour cause, répondit le borgne avec un mauvais sourire ; mais voilà, ça me donnera du courage.

—Revenez demain soir et je vous donnerai dix mille francs.

—Ce n'est pas assez.

—Eh bien, vingt mille, c'est tout ce que vous pouvez me demander avant la chose.

—Soit, je ne veux pas contrarier monsieur le baron. Quel est cet ennemi qui vous gêne ?

—Celui dont je vous ai chargé de surveiller les faits et les gestes.

—M. de Bierle ! je m'en doutais. L'affaire sera difficile : il ne s'amuse pas à flâner, la nuit, dans les quartiers déserts.

—On peut lui tendre un piège.

—Un piège ! un imbécête s'y laisse prendre ; mais lui ?..

—En vous attachant à ses pas, l'occasion favorable se présentera.

—J'en compte un peu sur cette occasion que fera naître le hasard.

—Il vous faudra prendre le costume d'un de ces... comment dirai-je ? d'un de ces rôdeurs de barrière parmi lesquels vous avez eu et avez encore, sans doute, beaucoup d'amis.

—Qui vous a dit cela ?

—Tout se sait, maître Gallot ; ne sais-je pas aussi que vous étiez encore à Clairvaux il y a trois semaines, achevant de purger une condamnation à trois ans de prison pour attaque nocturne ?

—Ah ! monsieur le baron sait cela ?

—Je vous le répète, tout se sait ; mais rassurez vous, maître Gallot, la confiance que j'ai en vous n'en est point diminuée, au contraire.

—Monsieur le baron est pour moi d'une excessive bonté, répliqua surnoisement l'ancien serrurier.

—Donc, pour la circonstance, vous allez redevenir.

—Un rôdeur de barrière, comme vous l'avez dit.

—Vous frapperez l'homme en plein cœur, d'un coup de poignard.

—Soigneusement, puisqu'il doit mourir.

—Après, vous lui enlèverez sa montre, sa chaîne, son porte-monnaie, tout ce que vous pourrez lui prendre.

—Je comprends, monsieur le baron ; pour dépister les rousins, il faut faire croire qu'on a tué l'homme pour le voir.

Les deux misérables causèrent encore pendant quelques instants, puis le baron congédia son complice.

FIN DE LA DIXIÈME SÉRIE.

La 11e série a pour titre: SOLDATS ET BANDITS.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

OHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.



IL PRÉFÉRERAIT SE PASSER DE PAIN. 3
 PALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 nov. 1899.
 Le Rév'd J. Koenig, de Marquette, écrit: "J'ai beaucoup souffert et quand je me sens sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose du Tonique Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me passer de pain que de ce fameux remède."

PREJUGE, MAIS CONVAINCU.

NORWALK SUB, CON., mai 1899.
 C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, mais il me lit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de si grandes douleurs que je ne suis plus le même homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonique, je me sens revenir à la santé.

Bolto 537. B. CUNZ, Pasteur.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Botteille; 6 pour \$5.
 A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuillet du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages, grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HÂTEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT. UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE

Ferniers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

- Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1re série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard. [2e série]
 - Le Pêcheur de Perles, 1re série
 - Les Frères de la Cote, 2e série
 - Les Volours de Chevaux, 1re série
 - La Chasse aux brigands, 2e série
 - Le Peau Rouge, 3e série
 - Le Crime de Pierrotto, 1re série
 - La Révélation, 2e série
 - Colomba 1re série
 - La Vengeance Corse, 2e série
 - Le Fou Yegof, 1re série
 - L'Invasion, 2e série
 - Le combat de Falkenstein, 3e série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-lez-Monts, 1re série
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série
 - Valérie 3e série
 - L'Héritage Fatal, 1re série
 - Le Jottatoro, 2e série
 - La Jeune Indienne, 1re série
 - Partie pour le Canada, 2me série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re
 - La Fille de Margared, 2e série [série]
 - Le Diamant Caché, 1e série
 - Camille, 2e série
 - Le Testament du Commandeur, 3e
 - Une Famille Corse [série]
 - La mort de Pierre Duvernay, 1re série
 - La Fille, 2e série
 - Le Sacrifice de Gormaino, 3e série
 - La Vengeance, 4e série
 - La Justice de Dieu, 5e série
 - Ginôvra
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série
 - Le bal Masqué, 2e série
 - Les Deux Sœurs, 3e série
 - Le Revenant, 1re série
 - Tom Sandons, 2e série
 - L'Œil de Vichnou, 3e série
 - L'Homme à l'oreille cassée, 1re série
 - Le colonel Fougas, 2e série
 - Vou de Haine, 1re série, Le Chat du bord 2c
 - La Brulo-Guculo 3c
 - Philopen le Poulpican 4c
 - Chouans et Républicains 5c
 - A coups de fusil 6c
 - L'Enlèvement de lecan 7c
 - Kernoo 8c
 - A la Balonnetto 9c
 - Le secret de Philopen 10c
 - Crochetout
 - Le dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Le crime de la rue St Laurent 1re partie, Le Meurtre 2c
 - La chasse à l'Homme 3c
 - L'Explosion
 - La mort d'un Forçat, 1re partie, L'Evasion du Bague 2c
 - Forcés et Gendarmes 3c
 - La mort de Rouget
 - Lo condamné à Mort, 1re partie, La Mort Resuscité 2c
 - L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières 1re partie, Les débus du Bossu 2c
 - A la recherche de son 3c
 - Père et fils [Pèr
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crimo 2c
 - Disparu 3c
 - Le Détective et 1re partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie 2e partie, Dans les Mines 3c
 - La famille Charlot
 - Sans Cœur 1re série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Le Fou, 3ème série
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re serie
 - L'Assassin de sa Femme, 2e série
 - Le Mari empoisonné, 3e série
 - Un misérable fin, 4e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Le Secret d'une Morte 3e série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1re serie
 - Ivresse du Cœur, 2e série
 - Désespoir et Suicide, 3e série
 - Les Mariages d'Intérêt 1re série, Un Mariage d'Inclination 2e série, Un Duel au Mariage 3e série, Les Mariages d'Amour 4e série, Un Mariage Hcuroux
 - Les Deux Rivaux, 1re série
 - Doux Epreuves, 2e série
 - Le Mariage Rompu, 3me série
 - Le bello suicidé, 4ème série
 - Lo Pardon 1re série, Les Flançailles 2e série, Le Devoir et l'Honneur 3e série, Les Tempêtes du Cœur 4e série, Un Double Mariage
 - Graziolla, 1re série
 - Une Tombe, 2e série
 - Le Fou par Amour
 - Les Brigands, 1re série
 - Une nuit d'angoisse, 2e serie
 - La Maison du Franc, 3e série
 - Le Beau-François, 4e série
 - Le Loup dans la Bergerie, 5e série
 - La Rouanche de Vasseur, 6e série
 - Le Vol et L'Amour, 1e série
 - L'Epreuve, 2e série
 - Le Malfaitour, 3e série
 - Je vous tuerai, 4me série
 - Vendu par son Père, 1e série
 - Les angoisses d'un Père, 2e série
 - Le bon Angelo, 3e série
 - Le Coupable, 4e série
 - Une Révélation Pénille, 5e série
 - Un coup de théâtre, 6e série
 - Les chevaliers du couteau, 1re sé
 - La lettre enchantée, 2e série
 - Un Drama dans un puits, 3e série
 - Amour! Amour! 4e série
 - Les Guoux, 5e série
 - La Fille de la Victime! 6e série
 - La Sentence, 7e série
 - Une Légende Indienne, 1re
 - Le Sorcier, 2e série
 - La Vengeance d'une Femme, Doux Haines, 4e série
 - Les Deux Orphelines, 1re série
 - Les Ravisseurs, 2e série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Krochar, 4e série
 - La Petite Aveugle, 5e série
 - Le Mariage Forcé, 6e série
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
 - L'Histoire de Maxianne, 8e série
 - La Prison des Flancés, 9e série
 - L'Égoïsme du Cœur, 10e série
 - Une Famille qui tue, 11e série
 - L'Aveu, 12e série
 - La Fin d'une Infortune, 13e série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup 1e série, Jean Loup [rage 2e série, Légende de l'homme sau- 3e série, L'Amour d'un Sauvage 4e série, L'Enfant du Malheur 5e série, Deux Larmes 6e série, L'Oiseau Noir 7e série, Colombe et Vautours 8e série, Le Commencement de la [Fin
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler
 - 11e série, Le Réveil de Jeanne
 - 12e série, Le Rendez-Vous
 - 13e série, La Mémoire du Cœur
 - 14e série, Russe contre Russe
 - 15e série, Le Triomphe de la Co- [lonnie
 - 16e série, L'Argent n'est Rien
 - 17e série, Les yeux d'une Femme
 - 18e série, Le Mort Vivant
 - 19e série, Vengeance de Femme
 - 20e série, Le Vrai Châtiment
 - 21e série, La Belle Dyorah
 - La Dame en Noir 1e série, La Dame en Noir 2e série, La Provocation 3e série, Une Page d'Amour 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant 5e série, L'Enfant Retrouvé 6e série, Amis et Rivaux 7e série, Le Réveil d'une Volonté 8e série, Prologue d'une Sombre [Histoire

DEPOT CENTRAL
 DE JOURNAUX
 CENTRAL
 NEWS PAPER DEP
 139 d'Aiguillon Quebec.
 VICTOR MARIE
 AGENT